

La péninsule Ibérique et le monde

(années 1470-années 1640)





Proposé par la Société des historiens modernistes des universités françaises, ce livre, consacré à *La péninsule Ibérique et le monde (années 1470-années 1640)*, met en évidence l'importance des avancées historiographiques concernant la colonisation. Les relations entre l'Ancien et le Nouveau Monde sont analysées à des échelles très diverses, allant de l'étude de cas à l'histoire globale, et en prenant en compte « l'appel de l'Est » aussi bien que « le virage vers l'Ouest ».

Pour échapper aux idées reçues, le processus de la *conquista* est abordé dans sa dimension dynamique, en considérant la transposition de la *Reconquista* outre-mer et les différents modes de colonisation, et en portant une attention particulière aux parcours des conquistadors et des colons. La conquête étant placée sous l'égide du religieux, la papauté s'affirme comme instance médiatrice entre les puissances européennes et le monde extra-européen par des interventions sur les questions missionnaires et par la mise en place d'un catholicisme tridentin extra-européen. Rome s'affirme comme centre d'une chrétienté occidentale aux dimensions du monde.

Longtemps réduites à un face à face entre colons et Indiens, les rébellions coloniales sont revisitées et montrent comment la judiciarisation du politique a permis de mettre au pas les Indes de Castille. En s'interrogeant sur la « conscience-monde », les historiens modernistes écrivent ainsi une page de l'histoire de la mondialisation, qui n'occulte ni l'intérêt chrétien et national mis en avant par les conquérants, ni la recherche de l'or, ni la « vision des vaincus », qui dévoile l'envers de la conquête, soulevant la question de l'esclavagisme et des bouleversements engendrés par le développement de la première traite atlantique.

Couverture : *Codex Azcatitlan*, Mexique, XVI^e siècle, dessin à l'encre de Chine, Paris, Bibliothèque nationale de France, Mexicain 59-64, fol. 22v : Hernán Cortés entrant dans Mexico © akg-images/De Agostini Picture Library

ISBN 978-2-84050-957-8



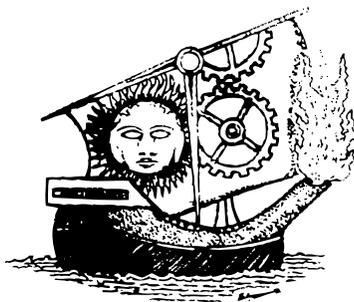
9 782840 509578

SODIS F387514



12 €

LA PÉNINSULE IBÉRIQUE ET LE MONDE



Bulletin de l'Association des historiens modernistes
des universités françaises
dirigé par Lucien Bély

DANS LA MÊME COLLECTION

*Les Monarchies française et espagnole
(milieu du XVI^e siècle-début du XVIII^e siècle)*

La Renaissance

*Révoltes et révolutions
en Amérique et en Europe (1773-1802)*

Les Sociétés anglaise, espagnole et française au XVII^e siècle

Les Paysages à l'époque moderne

*Les Affrontements religieux en Europe
1500-1650*

*Turcs et turqueries
(XVI-XVIII siècles)*

*L'Opinion publique en Europe
1600-1800*

*Les Circulations internationales en Europe
(1680-1780)*

*Les Universités en Europe
(1450-1814)*

La péninsule Ibérique et le monde

(années 1470-années 1640)

Préface de Lucien Bély



Ouvrage publié avec le concours de la faculté des Lettres de Sorbonne Université

Les PUPS, désormais SUP, sont un service général
de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

© Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2014

© Sorbonne Université Presses, 2018

ISBN : 978-2-84050-957-8

ISBN DU PDF GLOBAL : 979-10-231-1054-8

ISBN PDF DE CE TAP : 979-10-231-1055-5

Maquette et réalisation : 3D2S
d'après le graphisme de Patrick VAN DIEREN

SUP

Maison de la Recherche

Sorbonne Université

28, rue Serpente

75006 Paris

sup@paris-sorbonne.fr

<http://pups.paris-sorbonne.fr>

tél. : (33)(0)1 53 10 57 60

fax : (33)(0)1 53 10 57 66

PRÉFACE

La mondialisation a contribué à changer notre façon d'écrire l'histoire du monde. Des perspectives nouvelles s'ouvrent, des méthodes inédites s'ébauchent, des champs historiques se dévoilent. En abordant les relations entre la péninsule Ibérique et le monde, cet ouvrage invite à découvrir la rencontre entre des univers qui ne se connaissaient pas ou se connaissaient mal. Bien sûr, Fernand Braudel, Pierre Chaunu ou Frédéric Mauro, pour ne citer que ces trois historiens français aujourd'hui disparus, ont déjà entraîné leurs lecteurs sur les routes de la mer. Aujourd'hui, nous suivons une nouvelle génération de chercheurs qui nous révèlent les approches qui structurent les enquêtes récentes sur les territoires où se sont installés des Espagnols ou des Portugais. Le travail de l'historien se transforme depuis qu'il cherche à regarder le monde à la fois avec les yeux de ces Européens qui ont quitté le Vieux Continent et avec ceux des populations qui ont vu arriver ces voyageurs venus d'ailleurs. Bien sûr, une part précieuse de la documentation vient des archives de l'Ancien Monde, mais les historiens savent désormais s'émanciper des préjugés et des cadres mentaux qui limitaient parfois leur démarche.

Longtemps, ils ont cherché à connaître les conditions des échanges entre les continents, les circuits commerciaux, l'évolution de la conjoncture, le rôle des métaux précieux, l'impact des épidémies. L'école historique française a fait des merveilles dans ce champ de l'économie-monde. Notre temps est sans doute plus sensible aux connaissances qui s'élaborent au moment des découvertes et après elles, aux représentations de la présence européenne à travers le monde, aux confrontations et aux interactions entre les cultures des pays abordés et celles des nouveaux venus. Désormais, la dimension religieuse de cette confrontation retient souvent l'attention. Le regard nouveau porté sur cette rencontre transforme également l'analyse des sociétés qui en sont

issues, si originales et si vivantes. La notion de métissage devient un fil directeur pour aborder et comprendre les relations sociales et les cultures qui s'inventent loin de l'Europe. Enfin, la traite des esclaves tient une place essentielle tant elle a transformé la population des Amériques et bouleversé l'Afrique. Pour mieux traiter ces problématiques complexes et difficiles, l'histoire, à tous les niveaux, s'appuie sur les acquis de l'anthropologie et des autres sciences humaines et sociales.

8 Ce livre nous invite à voir loin et large. C'est tout le mérite des auteurs d'avoir su associer des études sur de vastes espaces à l'analyse des sociétés locales. Pour la communauté des modernistes, ce livre constitue une étape. Depuis la seconde guerre mondiale, les historiens modernistes ont appris à penser et à écrire de plus en plus à l'échelle de l'Europe, sans cesser de travailler à des échelles diverses sur la France. Aujourd'hui, ils acceptent un nouveau dépassement en abordant une histoire qui tient compte des mondes lointains et révèle les liaisons visibles, discrètes ou invisibles qui les unissent au nôtre. C'est aussi l'occasion de fortifier le dialogue avec les collègues d'autres disciplines, spécialistes des « civilisations », qui s'intéressent à la péninsule Ibérique et aux terres qu'Espagnols et Portugais ont parcourues.

Notre association ne peut qu'exprimer notre gratitude à Nicolas Le Roux, son secrétaire général, d'avoir organisé cette rencontre à Nanterre, à nos collègues de l'université Paris-Ouest-Nanterre de nous y avoir reçus et à Françoise Dartois-Lapeyre, notre secrétaire générale adjointe, d'avoir préparé cette publication.

Lucien Bély

LA PÉNINSULE IBÉRIQUE ET LE MONDE.
QUESTIONS POUR AUJOURD'HUI

Serge Gruzinski
CNRS/EHESS

Il me semble que l'enseignement de l'histoire, chaque fois qu'il traite d'époques ou de régions lointaines, se justifie d'autant mieux qu'il cible des questions qui font sens aujourd'hui. Je suis convaincu que l'expérience ibérique des autres mondes donne matière à réfléchir à plusieurs de ces questions et que celles-ci peuvent contribuer à décentrer l'histoire classique de l'Europe et à revisiter l'émergence de la modernité. J'appuie cette observation sur une expérience pédagogique menée dans un lycée, expérience sur laquelle je conclurai.

L'APPEL DE L'EST OU LE VIRAGE VERS L'OUEST

Un livre publié en 2010, *Death in Babylon*, de Vincent Barletta, nous rappelle à quel point l'ombre d'Alexandre le Grand a constamment accompagné l'expansion portugaise¹. Le tropisme est ancien. Les hommes de l'Antiquité et du Moyen Âge avaient les yeux rivés vers l'Est. C'est cette direction qui attire les pèlerins et les croisés de toute la chrétienté latine, les marchands italiens et les navigateurs portugais qui descendent les côtes d'Afrique. Les espoirs fous déclenchés par les invasions mongoles, la Chine racontée par Marco Polo, l'Éthiopie rêvée du Prêtre Jean, plus tard l'Inde atteinte par Vasco de Gama et les

¹ Vincent Barletta, *Death in Babylon: Alexander the Great and Iberian Empire in the Muslim Orient*, Chicago, The University of Chicago Press, 2010.

projets de conquête de la Chine ne cessèrent de raviver ce tropisme de la chrétienté. Quand les chroniqueurs portugais racontent l'expansion, ils écrivent les *Décadas da Asia*. Lorsqu'ils se lancent dans la poésie épique, ils chantent l'Asie des *Lusiadas*. En 1614, l'évêque portugais Antonio de Gouveia compare la liaison maritime Lisbonne-Goa au pont de bateaux qu'avait jeté Xerxés sur l'Hellespont, et lance la devise *Rursum Asia Europae*².

10

Les horizons commencent à basculer avec la traversée de l'Atlantique par les Castillans. Ceux-ci ne se contentent pas de franchir les limites fixées par les Colonnes d'Hercule. Ils entreprennent en quelques dizaines d'années de reconnaître et de conquérir un autre hémisphère vite baptisé *novus orbis* (Pierre Martyr d'Anghiera). Dès lors, l'Ouest cesse de n'être qu'une simple direction de l'espace, le point inaccessible où se couche le soleil, pour acquérir la réalité physique et humaine de terres, de fleuves, de forêts et d'humanités et de civilisations nouvelles³. Cet *orbe* cesse également d'être considéré comme une extrême Asie, même si des esprits comme Bartolomé de Las Casas continuent de le croire. En 1574, dans sa *Géographie et description universelle des Indes*, le cosmographe Juan López de Velasco définit le *Nuevo Mundo* comme un « hémisphère ou moitié du monde de 180 degrés de latitude [...] et de longitude⁴ ».

L'Ouest ne cessera plus de se charger des convoitises et des attentes d'une partie des populations européennes. C'est vers l'Ouest que s'embarqueront conquistadors, missionnaires, aventuriers, fonctionnaires, artisans et artistes. Certains, comme le peintre anversois

2 Serge Gruzinski, *Les Quatre Parties du monde. Histoire d'une mondialisation*, Paris, La Martinière, 2004, p. 129.

3 La littérature mexicaine du XVII^e siècle entérine cette métamorphose sous la plume de la poétesse Sor Juana Inés de la Cruz. Dans le prologue du *Divin Narcisse*, l'Occident s'incarne dans la figure d'un Indien « galán », coiffé d'une couronne, tandis qu'à ses côtés une Indienne représente l'Amérique : voir Carmen Bernand, *Genèse des musiques d'Amérique latine*, Paris, Fayard, 2013, p. 272).

4 Juan López de Velasco, *Geografía y descripción universal de las Indias* [1574], Madrid, Atlas, 1971, p. 1.

Simon Pereyng, n'iront pas y découvrir ou conquérir des terres nouvelles mais, plus prosaïquement, y vivre de leur art.

L'Ouest a donc fait une entrée fracassante dans l'histoire européenne, que ce soit sous la forme d'un espace de pillages et de devastations, quand le dominicain Las Casas dénonce la « *destrucción de las Indias* » dans un traité qui fait le tour de l'Europe, ou comme terre d'espérance religieuse, de missions, voire d'attentes messianiques et millénaristes. On se souvient qu'en 1578 le dominicain Francisco de la Cruz fut brûlé à Lima pour avoir, entre autres, annoncé le transfert de l'Église de Rome vers les nouvelles Indes. Enfin, c'est aussi vers l'Ouest que, du XVI^e au XIX^e siècle, des millions d'Africains furent déportés dans les conditions que l'on sait.

Le virage vers l'Ouest mis en œuvre par les Castillans est crucial pour comprendre la gestation de l'Occident moderne dans ses dimensions atlantiques. La destruction des mondes indigènes, le recours continental à l'esclavage (des Noirs sur tout le continent et des Indiens dans la seule Amérique portugaise), la mise sur pied sans précédent de sociétés coloniales, l'exploitation des richesses minérales, le développement des arts et des lettres importées du Vieux Monde ont des répercussions directes sur l'édification de l'Europe. Ni périphérie, ni horizon lointain à n'évoquer qu'à l'occasion de sa « découverte », les Amériques ibériques doivent être considérées comme l'un des moteurs de la modernité qui s'édifie de part et d'autre de l'Atlantique. Ce n'est pas le cas de l'Est portugais. Il vaudrait la peine d'approfondir la confrontation, car au fur et à mesure que l'Ouest se met en place, l'Orient se définit comme tel, et l'Europe par contrecoup précise ses contours en tant qu'entité sociale, intellectuelle et religieuse. Comme le montre l'ouvrage majeur de Jean-Michel Sallmann, elle cesse de n'être que l'extrémité occidentale du monde de Ptolémée, c'est-à-dire de la masse continentale formée par l'Afrique et l'Eurasie⁵.

5 Jean-Michel Sallmann, *Le Grand Désenclavement du monde, 1200-1600*, Paris, Payot, 2011.

UN GLOBE À PARCOURIR EN TOUS SENS, À PRENDRE ET À INVENTORIER

Cette autre dimension de la modernité appartient aussi bien aux Portugais qu'aux Castellans. Elle découle du traité de Tordesillas (1494) et des bulles pontificales qui l'ont précédé. Mais comme Jeremy Brotton l'a rappelé, c'est véritablement le traité de Saragosse, conclu en avril 1529 entre la Castille et le Portugal, qui ferme la boucle et crée « l'image globale définitive » du monde, celle que l'on retrouvera, par exemple, sur le fameux tableau *Les Ambassadeurs* de Holbein⁶.

12

La question des Moluques, que la carte du monde de Diogo Ribeiro, en 1527, situe à l'extrême gauche du plan, dans le secteur castillan et donc occidental, est l'un des déclencheurs de ce processus. Elle pèse de manière déterminante tant sur l'évolution de la cartographie européenne que sur la conception même des notions d'Occident et d'Orient. C'est aussi qu'elle oppose les royaumes ibériques dans un premier conflit planétaire : Jean III et Charles Quint ne se combattent-ils pas de deux manières en même temps, par les armes sur l'archipel asiatique, par les cartes et la plume dans la péninsule ?

Cette prise en main du globe se manifeste de façon spectaculaire dans le *Tratado dos descobrimentos* d'Antonio Galvão (1490-1557)⁷, qui fut le représentant de Lisbonne dans les Moluques, comme capitaine de l'archipel et gouverneur du fort de Ternate. Il décrit année par année la progression des Portugais et des Castellans autour du globe, du xv^e au milieu du xvi^e siècle. En plaçant les « *descobrimentos modernos* » – de 1492 à 1550 – dans la perspective des « *descobrimentos antigos* » – depuis l'Antiquité –, il choisit la longue durée pour rendre compte de la prise en tenaille du monde. L'ordre chronologique lui permet ainsi d'alterner description des entreprises espagnoles et évocation des voyages portugais : « En 1497, le roi Ferdinand donna l'ordre à Colomb de retourner aux Antilles ; en ce même an de 1497 est parti Vasco de Gama⁸ ». En 1513, c'est à la fois la découverte du Pacifique par Balboa

6 Jerry Brotton, *Trading Territories: Mapping the Early Modern World*, London, Reaktion Books, 1997, p. 147.

7 Publié en 1563 à Lisbonne, traduit en anglais par Richard Hakluyt en 1601.

8 António Galvão, *Livro dos descobrimentos das Antilha e India* [1563], Lisboa, João da Barreira, 1731, p. 34.

et l'entrée dans la mer Rouge de Alfonso de Albuquerque⁹. L'année 1517 voit le départ de Tome Pires pour la Chine depuis Malacca et celui de Francisco Fernandez de Córdoba vers le Mexique depuis l'île de Cuba.

La course vers les Moluques, qu'elle soit entreprise via l'Orient ou via l'Occident, par les Portugais ou par les Espagnols, est l'un des fils conducteurs du *Tratado*. Galvão achève son ouvrage en donnant une série de chiffres particulièrement éloquentes, car il calcule non seulement les espaces découverts, mais il estime surtout les espaces encore à découvrir sur la planète¹⁰.

Cette prise en tenaille finit par se heurter à la Chine. Un de nos meilleurs spécialistes de l'expansion ibérique, Pierre Chauvu, observait en 1969 :

La découverte de l'immense univers chinois constitue le fait majeur du milieu du xvi^e siècle. L'étrange simultanéité de la construction d'un réseau de pénétration depuis Macao et d'un réseau depuis Manille, la chronologie qu'elle impose à l'esprit [...] n'ont jamais été dégagées à ma connaissance. En effet, cette histoire a toujours été décrite dans le découpage artificiel et inadéquat des États européens¹¹.

Il va de soi que l'Empire Ming constitue une pièce de choix dans les rapports de la péninsule Ibérique au reste du monde, ne serait-ce que parce que dès le xvii^e siècle une partie de l'argent extrait des mines

9 « *O primeiro capitão português que dou informação daquelle mar e do da Persia* » (*ibid.*, p. 48).

10 « *Com tudo eu tenho que são dezasete largas, em que sahem o ambito da terra em seis mil e duzentas. Como que seja toda he descuberta e navegada de Lesteoeste, quasi por onde o sol anda, mas de sul ao norte ha muita differença, porque contre elle não se acha mais descoberto que ate setenta e sete, ou setenta e oito graos daltura, em que se montaõ mil e trezentas e tantas legoas. E da parte do sul ate novecentas por ser descoberto cincoenta e dous, ou cincoenta e tres grãos, que o Estreito por onde o Magalhães passara, juntas todas fazem em soma duas mil e duzentas, tiradas de seis mil e duzentas ficão por descobrir quatro mil legoas* » (*ibid.*, p. 99).

11 Cité dans Serge Gruzinski, *L'Aigle et le Dragon. Démesure européenne et mondialisation au xvi^e siècle*, Paris, Fayard, 2012, p. 407, n. 1.

américaines au travers de la machine coloniale castillane se retrouve dans les caisses chinoises¹².

14

La prise en tenaille du globe s'accompagne d'une mise en mots et d'une mise en images. En 1938, Martin Heidegger écrivait que « le processus fondamental des Temps modernes c'est la conquête du monde en tant qu'image conçue¹³ ». La formule s'applique parfaitement à nos Ibériques. Dans le sillage des navires de Lisbonne et de Séville, la Terre apparaît pour la première fois non seulement comme un globe et une réalité tangible, mais aussi comme un espace navigable de part en part, à la fois physiquement connaissable, mesurable et représentable, et par conséquent partout prenable. Les productions des cartographes portugais viennent immédiatement à l'esprit, qu'ils aient œuvré au service de la Couronne portugaise ou de la Couronne castillane. La mise en carte de l'ensemble du globe est d'abord ibérique et surtout portugaise. Elle prend diverses formes, depuis les grandes cartes murales destinées aux princes et aux prélats jusqu'aux instruments de navigation qu'on mettait à l'abri des collectionneurs indiscrets et surtout des rivaux européens. Où se faire une idée de l'image que la péninsule Ibérique produit du monde ? Dans deux laboratoires privilégiés : la *Casa da Guiné, Mina e India* de Lisbonne, et la *Casa de la Contratación*, ouverte à Séville en 1503 et conçue sur le modèle de la précédente.

L'image de ce rapport au monde se déploie sur différents supports : la mappemonde de Juan de la Cosa (1500), la carte volée par Alberto Cantino en 1502 et plus encore le *Padrón Real* de Diogo Ribeiro (1527), première représentation du monde fondée sur une observation des latitudes, sans oublier le planisphère portugais de Andreas Homem (1559 ; 1,5 x 3 m) ou encore l'étrange carte en fuseaux de Bartolomeu Velho, dite *Carta general do orbe* (1561)¹⁴.

12 Je renvoie à l'abondante littérature qui, autour d'André Gunder Frank, Bin Wong et Kenneth Pomeranz, a exploré les rapports respectifs de l'Amérique avec l'Europe et l'Asie.

13 Martin Heidegger, *Chemins qui ne mènent nulle part*, trad. fr., Paris, Gallimard, 1962, p. 123.

14 <<http://expositions.bnf.fr/marine/arret/03-3.htm>>.

Cartes et atlas se multiplient bien avant celui d'Abraham Ortelius, publié à Anvers, hors de la péninsule Ibérique mais au cœur des Pays-Bas espagnols, sur les presses de Plantin, et qui est parvenu à éclipser tous les autres. On songe aux travaux d'un cosmographe métis de l'Inde portugaise, Fernão Vaz Dourado. Le recueil qu'il offre en 1571 au roi Sébastien est un atlas universel de dix-sept cartes dont deux sont exclusivement consacrées au Brésil : la côte orientale et la partie méridionale de l'Amérique du Sud¹⁵. Les Européens du xvi^e siècle apprennent donc littéralement à tenir le monde entre leurs mains, autant pour satisfaire des ambitions politiques et commerciales que pour se forger une vision planétaire où le local se retrouve automatiquement pris dans un cadre global.

L'expérience ibérique nous enseigne aussi qu'une différence d'un degré sur une carte peut devenir un enjeu diplomatique et économique ; c'est bien pour cette raison que le rôle politique des géographes et des cartographes s'affirme pour la première fois avec autant de force dans la construction des empires maritimes européens. Plus généralement, les rapports de la science, de la guerre et de la politique prennent alors en Europe un cours radicalement nouveau.

Ajoutons que c'est aussi parce que les cosmographes ibériques travaillent sur un axe Est-Ouest que Gerard Mercator le prend pour repère pour établir sa fameuse projection en 1569. En effet, en représentant avec un maximum de précision les territoires situés de part et d'autre de l'équateur, l'invention de Mercator favorise les zones contrôlées ou fréquentées par les Ibériques ; elle privilégie le réseau global de leurs navigations. Et bien sûr, en parvenant à représenter le globe sur un plan de manière presque satisfaisante, la projection de Mercator marque une nouvelle étape dans une saisie globale du monde.

Mais d'autres entreprises d'inventaire peuvent retenir l'attention, comme la *Suma Oriental* de Tomé Pires, premier précis européen de géographie économique consacré aux pays de l'Asie. En 1511, il quitta Lisbonne pour occuper diverses fonctions en Orient, dont celle de

15 Ronald Raminelli, *Viagens ultramarinas. Monarcas, vassalos e governo a distancia*, São Paulo, Alameda, 2008, p. 30.

« facteur des drogueries » : il était chargé de l'achat des épices pour le compte de la Couronne du Portugal. Pires achève sa *Suma* autour de janvier 1515¹⁶, à laquelle fait pendant pour l'Amérique une œuvre moins méconnue, le *Sumario de la natural historia de las Indias*, dans lequel Gonzalo Fernández de Oviedo présente les Indes nouvelles en 1526.

On rattachera à ces entreprises de description générale, d'inventaire et de mise en chiffres *La Geografía y descripción universal de las Indias* de Juan López de Velasco (1574), les fameux questionnaires lancés pour préparer la rédaction des relations géographiques des Indes, et ces mêmes relations qui constituent un autre massif foisonnant de données, dont on peut avancer qu'il correspond au premier catalogue systématique d'une partie de la planète, à la première enquête statistique commandée par un État européen. Avec toujours cette distinction majeure dans l'esprit des Ibériques, et tout particulièrement des Castellans, entre ce qui est conquis et connu, et ce qui n'est pas encore connu (*terra nondum cognita*) et donc à prendre – distinction qui deviendra le leitmotiv de l'expansion européenne jusqu'au XIX^e siècle¹⁷.

La géographie est donc pratiquée avant tout comme un instrument de gouvernement, et même d'anticipation politique. Dans sa *Géographie et description universelle* (1574), López de Velasco intègre le Brésil dans la description des Indes de Castille, tout en reconnaissant que cette terre est portugaise, mais le conseil des Indes fait barrer cette mention. De la même façon, la côte de la Chine est annexée à la démarcation castillane¹⁸. « La Chine, écrit López de Velasco, appartient à la démarcation des rois de Castille même si jusqu'ici nul ne l'a découverte ou n'en a pris possession

16 On se reportera à la traduction en anglais d'Armando Cortesão (éd.), *The Suma Oriental of Tomé Pires and the Book of Francisco Rodrigues*, [1978], New Delhi/Madras, Asia Educational Services, 1990.

17 Peter Sloterdijk, *Le Palais de cristal. À l'intérieur du capitalisme planétaire* [2005], trad. fr., Paris, Maren Sell, 2006.

18 « *Aunque la provincia y tierra del Brasil es de los Reyes de Portugal* » (Juan López de Velasco, *Geografía y descripción universal de las Indias*, op. cit., p. 286).

au nom des rois de Castille¹⁹ ». Peu après, un Napolitain au service de Philippe II, Giovanni Battista Gesio, renchérit en élargissant encore l'Atlantique et en rétrécissant le Pacifique pour complaire à Madrid. Les experts de la Castille sont accoutumés à déplacer l'hémisphère espagnol aux dépens des Portugais en manipulant les chiffres sur une échelle planétaire. Leurs rivaux portugais en font autant.

L'inventaire des sociétés, de la faune et de la flore extra-européennes fait partie de ces entreprises. En 1569, le dominicain portugais Gaspar da Cruz publie son traité sur « les choses de la Chine », une première dans l'édition européenne. Un an plus tard s'achève la grande enquête du franciscain Bernardino de Sahagún, qui aboutit à la rédaction de l'*Histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne* (1570). Celle-ci trouvera son pendant au début du XVII^e siècle dans l'œuvre accomplie par un autre franciscain, portugais cette fois, Frey Cristovão de Lisboa, autour d'une histoire naturelle et morale de l'Amazonie, dont les illustrations sont d'une qualité exceptionnelle pour l'époque²⁰.

CONSCIENCE-MONDE : CONSCIENCE IMPÉRIALE OU CONSCIENCE CRITIQUE ?

Les Ibériques se sont retrouvés face à la plupart des grandes civilisations du globe et à des myriades de populations que l'on a longtemps qualifiées de primitives²¹. La simultanéité des contacts et des intrusions me paraît être ici une donnée essentielle : la découverte de Mexico-Tenochtitlan et sa description par Hernán Cortés est contemporaine de la visite que rend le Portugais Domingo Paes à Hampi, capitale du royaume de Vijayanagar où règne Krishna Deva Raya comme Moctezuma règne

19 *Ibid.*, p. 300 ; Serge Gruzinski, *L'Aigle et le Dragon*, *op. cit.*, p. 366. Juan Bautista Gesio critiquera les cartes de López de Velasco afin d'annuler les prétentions portugaises sur le Brésil, de libérer la Castille de ses engagements sur les Moluques et d'ouvrir la Chine, le Japon et les Philippines à la colonisation. Dans la *Geografía*, Velasco calcule la position du Brésil à partir de Mexico, et non pas de Lisbonne.

20 Cristovão de Lisboa, *História dos animaes e arvores do Maranhão*, éd. Jaime Walter, Lisboa, Comissão Nacional para as Comemorações dos Descobrimentos Portugueses, 2000.

21 Serge Gruzinski, *L'Aigle et le Dragon*, *op. cit.*, p. 203.

à Mexico. Les Ibériques sont les seuls Européens à s'offrir les fastes de la civilisation aztèque et les splendeurs de la civilisation hindoue. La même simultanéité préside à la rencontre du Portugais Tomé Pires avec l'empereur Ming Zhengde et à celle de Moctezuma avec Hernán Cortés²².

Le parallélisme et l'accélération de ces prises de contacts – qui démultiplient l'autre et les face-à-face – orientent le rapport des Ibériques à la planète. Ce rapport se construit sur l'accroissement sans précédent des connaissances géographiques, scientifiques et « ethnographiques », sur la remise en cause des certitudes héritées de l'Antiquité et du Moyen Âge, avec l'ouverture en continu de nouvelles voies de circulation et d'échange. Les perspectives planétaires offertes aux marchands comme aux missionnaires modèlent cette relation au monde, qui suppose toujours une énorme prise de risques. C'est pourquoi, comme Carl Schmitt l'a souligné, l'expansion ibérique modifie l'interprétation juridico-politique du rapport entre espace et politique. Et ce sont les théologiens qui, dans les mondes ibériques, réfléchissent aux implications de la mise en place d'un ordre spatial global²³.

On peut donc s'interroger sur l'émergence d'une conscience-monde en insistant sur le rôle de la théologie politique et des horizons/aspirations universalistes dont elle est porteuse alors qu'à la même époque, dans le reste de l'Europe, les théoriciens du pouvoir temporel raisonnent sur des espaces limités et circonscrits où s'exercent le pouvoir politique et la souveraineté. D'où la place majeure de l'université et de dominicains comme Francisco de Vitoria et Bartolomé de Las Casas ou de jésuites comme José de Acosta et Antonio Vieira.

« Conscience-monde » : la formule peut sembler excessive. Elle désigne l'effort pour construire une image cohérente du globe qui tienne compte de la dilatation des horizons européens et qui fasse sens. Les Ibériques doivent apprendre à se positionner et à orienter leur action face aux dimensions changeantes du monde. On construit des objets nouveaux toujours inscrits dans notre horizon contemporain – le Mexique du franciscain Bernardino de Sahagún, la Chine du dominicain Gaspar

²² *Ibid.*

²³ Carl Schmitt, *Le Nomos de la Terre*, trad. fr., Paris, PUF, 2001.

da Cruz, les Indes occidentales de José de Acosta – et on les situe par rapport au monde connu des Européens. Ces opérations de construction soumettent invariablement les autres parties du globe aux catégories de la cosmographie, de la chorographie et de l'histoire élaborées dans le Vieux Monde. Elles contribuent également à définir l'identité des visiteurs ibériques en ratifiant leur supériorité (face aux Américains) ou leur position de faiblesse et d'insécurité (face aux Chinois).

Quelle conscience les Ibériques et leurs hôtes respectifs prenaient-ils de la dilatation de leur présence à l'échelle du globe ? Quel regard et, éventuellement, quel regard critique étaient-ils à même de porter sur les rapports qui se créaient avec d'autres régions du monde ? La prise de conscience est progressive et cumulative. L'irruption des Portugais dans l'Inde d'Alexandre le Grand, la découverte par Cortés d'une civilisation sur l'*altiplano* mexicain, la traversée du Pacifique et le retour par l'océan Indien des survivants de l'entreprise de Magellan posent les jalons majeurs d'une perception de la diversité et de la globalité du monde²⁴. On peut en repérer les traces dans les récits portugais sur l'Afrique (Gomes Eanes de Zurara en 1453), les lettres du Milanais Pierre Martyr d'Anghiera (*De Orbe Novo*) et celles de Hernán Cortés, les écrits d'Antonio Pigafetta, le *De Moluccis Insulis* de Maximilien Transylvain (1523), consacrés au premier tour du monde, ou encore la *Somme orientale* de Tomé Pires.

Ces pionniers européens sont relayés par des observateurs postés en différents carrefours du globe : les Caraïbes et l'île de Santo Domingo pour le chroniqueur Gonzalo Fernández de Oviedo et le dominicain Las Casas ; Lima pour le jésuite José de Acosta ; Goa pour Diogo do Couto ; le Cap-Vert avec André Donelha ; Salvador de Bahia pour le jeune jésuite Antonio Vieira ; l'Amazonie pour Estácio da Silveira, etc.

Au sein de cette conscience-monde, l'exaltation de la Monarchie catholique, ou du rôle providentiel du peuple portugais, joue toujours

24 Voir les deux essais majeurs de Giuseppe Marocchi, *L'invenzione di un impero. Politica e cultura nel mondo portoghese (1450-1600)*, Roma, Carocci, 2011, et *A consciência de um império. Portugal e o seu mundo (sécs. xv-xvii)*, Coimbra, Imprensa da Universidade de Coimbra, 2012.

un rôle majeur. Avec parfois une dimension critique qui peut atteindre le radicalisme d'un Bartolomé de Las Casas. Le dominicain définit ce que doivent être les relations de l'Espagne de Charles Quint et de la chrétienté avec les habitants des Indes : il pense le monde amérindien dans sa totalité et, surtout, il fait du thème de la destruction – un classique, sinon une obsession sur la péninsule Ibérique – le leitmotiv de sa représentation de l'Amérique et du monde. Les Castillans détruisent les Indes et en retour la destruction risque de s'abattre sur la Castille. Il faut donc à tout prix éviter « la perte absolue de tant de gens et le dépeuplement de terres si étendues [...]. Il faut empêcher les fléaux que Dieu inflige et infligera à cause d'eux à toute l'Espagne²⁵ ».

20

Un autre continent, l'Afrique, n'est pas oublié. Au début du premier livre de son *Historia de las Indias*, le dominicain dénonce avec la même virulence la conquête et la mise en esclavage de cette partie du monde.

On retrouve un siècle plus tard, cette fois du côté portugais, à Bahia et en Amazonie, en la personne du jésuite António Vieira, une voix aussi percutante. Les fameux sermons de Vieira contiennent un double plaidoyer en faveur des Indiens et des Noirs. En 1633, Vieira prêche dans un moulin à sucre de la région de Bahia et s'adresse aux esclaves africains avec des formules et des images saisissantes : « Alors que les autres naissent pour vivre, ceux-ci naissent pour servir [...] ; un navire arrive d'Angola et pond le même jour cinq cents, six cents et peut-être mille esclaves²⁶ ». Non seulement Vieira se forge une idée globale de la *conquista*, mais il met en parallèle le mouvement de découverte du monde enclenché par les Portugais et l'envolée des savoirs provoquée par le dévoilement des secrets du monde : « Les Portugais sont allés avec l'épée là où l'intelligence de saint Augustin n'a pas su arriver ». Mais Vieira, sans conteste la figure majeure du XVII^e siècle portugais, n'est pas Las Casas. Il ne jette pas l'opprobre sur le Portugal, il préfère au contraire projeter son peuple dans le futur radieux du Cinquième Empire.

25 « La total pérdida de tantas gentes y despoblación de tan luengas terras [...] impedir los azotes que Dios da e há de dar por ellos a toda España » (Bartolomé de Las Casas, *Tratados*, Mexico, FCE, 1997, vol. 1, p. 457-458 : « *Tratado tercero. Disputa o controversia* »).

26 António Vieira, *Essencial*, São Paulo, Companhia das Letras/Penguin, 2011.

Il faudrait aussi évoquer d'autres voix, comme celle du chroniqueur Diogo do Couto que l'on entend à Goa, capitale de l'Inde portugaise, lorsqu'il s'en prend à la machine coloniale portugaise dans son ensemble. Le *Soldado pratico – Le Soldat expérimenté* – constitue l'un des textes majeurs pour comprendre les rapports du Portugal à l'Inde portugaise et les failles de la présence coloniale en Asie. Ce n'est plus la voix de l'Église, mais celle des Portugais laissés pour compte de la colonisation²⁷.

On trouve encore d'autres témoins de la dilatation des espaces connus des Européens et de cette mondialisation embryonnaire dans les rangs des lettrés indigènes et métis du Nouveau Monde, qui font eux aussi partie des mondes ibériques : chez le Chalca Chimalpahin qui, au début du xvii^e siècle, situe son Mexique, la Nouvelle-Espagne, par rapport aux autres continents, et prend la plume pour réagir aux nouvelles de la France ou du Japon ; ou encore chez le péruvien Guaman Poma de Ayala, qui puise dans *Le Livre des coutumes de tous les gens du monde et des Indes* de Johan Boemus de quoi situer le Tawantisuyu sur la planète. Guaman Poma compare les Indiens des Andes à ceux de Mexico et aux « Indiens de l'empereur de Chine²⁸ ». À ses yeux, les Noirs de Guinée et les Andins ont les mêmes droits sur les terres qu'ils habitent²⁹. Il n'oublie pas l'Afrique tandis que dans son *Bref traité des fleuves de la Guinée du Cap Vert*, Alvares de Almada, un mulâtre trafiquant d'esclaves et chevalier du Christ, se révèle pleinement conscient de l'inclusion de l'Afrique portugaise dans les réseaux atlantiques.

Enfin, on ne peut plus aujourd'hui s'interroger sur les rapports de la péninsule Ibérique au reste du monde sans donner la parole aux autres, pas seulement, *political correctness* oblige, aux représentants des sociétés colonisées, mais aussi aux témoins extérieurs : le grand livre de George Elison, *Deus Destroyed: The Image of Christianity in Early Modern Japan*, reste incontournable³⁰, auquel j'ajouterai l'extraordinaire vision offerte

27 Diogo do Couto, *O soldado práctico*, éd. Reis Brasil, Lisboa, Publicações Europa-América, 1988.

28 Serge Gruzinski, *Les Quatre Parties du monde*, op. cit., p. 234.

29 *Ibid.*, p. 239.

30 George Elison, *Deus Destroyed: The Image of Christianity in Early Modern Japan*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1988.

par une chronique anonyme d'Istanbul, le *Tarih-i Hind-i garbi*³¹, qui décrit par le menu la découverte, la conquête et la colonisation des Indes de Castille et propose les moyens de remédier à cette monstruosité qu'est aux yeux d'un croyant musulman la christianisation des Indiens³². Comment aujourd'hui, dans notre pays et dans nos collèges, ignorer un point de vue musulman sur la conquête espagnole et portugaise de l'Amérique ? La mappemonde de l'amiral ottoman Piri Reis est non seulement le témoin d'une carte perdue de Christophe Colomb, mais aussi la première carte de la côte brésilienne à indiquer Cabo Frio et Rio de Janeiro.

MONDES MÊLÉS ET NAISSANCE D'UNE SPHÈRE GLOBALE

Le temps manque pour évoquer d'autres questions suggérées par l'expansion ibérique. Celle-ci est davantage qu'une entreprise de conquête, de colonisation et de christianisation. Elle s'emploie à transformer les sociétés conquises en les occidentalisant, nous tendant ainsi un miroir de la modernité européenne en gestation. À l'occidentalisation, les sociétés soumises réagissent en produisant des métissages qui sont bien autre chose que des phénomènes culturels. Je n'y reviendrai pas. Surtout, n'oublions pas que la légende noire a expulsé l'histoire ibérique de la mémoire européenne au nom de l'extermination des populations indigènes, mais aussi par mépris des sociétés métisses, donc impures, qu'Espagnols et Portugais avaient laissées sur leur passage. De grands historiens anglo-saxons ont été jusqu'à mettre au compte des métissages, et donc de la dégénérescence et de l'impureté raciale, le déclin de l'empire portugais³³.

31 Accessible dans la traduction de Thomas Goodrich, *The Ottoman Turks and the New World: A Study of Tarih-i Hind-i Garbi and Sixteenth-Century Ottoman Americana*, Wiesbaden, Otto Harrassowitz, 1990.

32 Serge Gruzinski, *Quelle heure est-il là-bas ? Amérique et islam à l'orée des Temps modernes*, Paris, Éditions du Seuil, 2008.

33 « *Perhaps today, ironically, it is the Portuguese, with their messy, hybrid histories of commercial, cultural and sexual exchanges with different cultures, who have come to more adequately define the ethos of the early modern world* » (Jerry Brotton, *Trading Territories, op. cit.*, p. 47-48).

Entre le reste du monde et la péninsule Ibérique se développent des espaces intermédiaires qui ne sont périphériques que vus d'Europe. Ces espaces mobiles, médians, échappent en partie au contrôle des Couronnes et de l'Église de Rome. Dotés d'une relative marge de manœuvre, ils précèdent donc l'apparition de la sphère publique dont Jürgen Habermas fait remonter l'émergence au XVII^e et plus encore au XVIII^e siècle européens³⁴.

Ces espaces de sociabilité se multiplient tout au long du XVI^e siècle. Ils regroupent pêle-mêle des marchands, des missionnaires, des militaires originaires de la péninsule Ibérique, avec des mandarins chinois, des nobles japonais, mexicains, péruviens, des marchands gujarati et malais, des trafiquants d'esclaves et des princes africains, auxquels s'ajoutent tous les rejetons métis nés de ces rencontres et tous les intermédiaires et passeurs qui prolifèrent dans ces marges. S'improvisent alors des communautés d'intérêts qui ne s'alignent pas forcément sur les politiques de Lisbonne ou de Madrid, dont voici deux exemples. Au début du XVII^e siècle, des contacts diplomatiques se nouent entre le shogun et des créoles de Mexico afin de développer les échanges transpacifiques, comme en témoigne la rencontre de Rodrigo de Vivero avec Hidetada Tokugawa³⁵. Dans les années 1640, les grandes familles de Rio (Salvador Correa de Sa) traversent l'espace de l'Atlantique sud et font, loin du regard de Lisbonne, la reconquête de l'Angola tombé aux mains des Hollandais³⁶.

Des îles, des marchés, des ports, des navires, mais aussi des couvents de réguliers et des collèges jésuites, des hôpitaux, des jardins botaniques accueillent ces réseaux proliférants et cette sociabilité nouvelle bricolée, développée autour d'intérêts partagés, de savoirs nouveaux et de pratiques communes dans le cadre de « *troublingly unfamiliar encounters*³⁷ ».

34 Jürgen Habermas, *L'Espace public. Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise* [1962], trad. fr., Paris, Payot, 1978.

35 Rodrigo de Vivero, *Du Japon et du bon gouvernement de l'Espagne et des Indes*, éd. Juliette Montbeig, Paris, SEVPEN, 1972.

36 Charles Ralph Boxer, *Salvador de Sá and the Struggle for Brazil and Angola, 1602-1686*, [1952], Westport (Conn.), Greenwood Press, 1975.

37 Jerry Brotton, *Trading Territories*, *op. cit.*, p. 82.

Initiatives diplomatiques et économiques, productions littéraires et scientifiques (Garcia da Orta à Goa), échanges continus d'informations et de techniques, nouvelles formes de solidarité et de coopération prêtent à cette sphère nouvelle qui s'ébauche sur une partie de la planète une importance et une autonomie que l'on ne devrait pas négliger. Les pilotes musulmans sur les vaisseaux portugais, les truchements qui accompagnent partout les Ibériques ne sont qu'une composante de cette sphère pragmatique qui s'organise au contact de la présence ibérique en Afrique, en Amérique et en Asie. Manille devient ici, au même titre que Macao, un port où des Européens s'initient au monde chinois et où des Chinois se familiarisent avec les sociétés et les pratiques ibériques.

24

Ces échanges sont le plus souvent occultés ou gommés. Les fameuses cartes de Cantino et de Caverio sont pourtant impensables sans ces échanges incessants, sans les emprunts à des savoirs locaux et musulmans, notamment en ce qui concerne le calcul des latitudes et les descriptions territoriales³⁸.

L'auteur de *Peregrinação*, le portugais Fernão Mendes Pinto, reste le témoin irremplaçable de la pénétration de Lisbonne en zone chinoise et japonaise³⁹. Si les données historiques qu'il transmet sont souvent confuses ou manipulées, ses descriptions nous sont précieuses car elles demeurent sans équivalent. En effet, Mendes Minto décrit les mécanismes clandestins qui dans les années 1540 organisent la collaboration des marins de Lisbonne avec leurs divers partenaires asiatiques. L'île de Liampo, au large de la ville chinoise de Ningbo, au sud-est de la région de Shanghai, offre une image vivante de cette sphère embryonnaire, où l'on oublie le choc des civilisations au profit des affaires, où les obstacles linguistiques, culturels, religieux sont tous escamotés en faveur d'une convivialité unanimement vouée à la recherche du profit. La rade discrète de Liampo accueille contrebandiers chinois, gens de Patane, de Malacca, pirates japonais et évidemment aventuriers portugais. Mais autant que cet îlot chinois, les navires de la mer de Chine constituent

38 *Ibid.*, p. 82.

39 Fernão Mendes Pinto, *The Travels of Mendes Pinto* [1614], éd. Rebecca D. Catz, Chicago, The University of Chicago Press, 1989.

des microcosmes où coexistent diverses religions, où l'on parle plusieurs langues et où l'on jongle avec les techniques de navigation, où l'on se partage les butins.

Pour conclure, je dirai un mot d'une expérience menée au sein d'une classe de seconde, au sein du lycée Jean Rostand, à Roubaix, la ville la plus pauvre de France, par un de nos collègues. Le programme de classe de seconde proposait de choisir entre la Chine et le Mexique. Leur professeur d'histoire, Laurent Guitton, a jugé que l'ouvrage que nous avons consacré aux deux entreprises de Cortés et de Pires qui confrontèrent les Ibériques avec deux civilisations majeures du globe, la Chine et la Mésoamérique, pouvait susciter l'intérêt, la curiosité, voire une appropriation de la part d'une population scolaire particulièrement défavorisée, en majorité fils et filles de l'immigration. Ramener la scène historique du XVI^e siècle à ce quadruple affrontement est certainement une simplification abusive du passé, nul ne le contestera. Mais cela a été aussi le moyen de familiariser un public de collégiens avec un moment historique déterminant pour le cours de l'histoire moderne, tous continents confondus⁴⁰. Puis, en mai 2013, les collégiens ont porté sur la scène du théâtre Pierre de Roubaix l'affrontement des Espagnols avec les Aztèques et celui des Chinois avec les Portugais, après avoir réfléchi une année durant sur les mérites comparés de deux entreprises de colonisation, le choc des cultures et les images d'un autre qui se révèle être duel. Cette expérience roubaisienne m'a confirmé que la riche période que couvre la question proposée au concours est fertile en débats et en matériaux de ce type, et je me réjouis qu'un grand concours de recrutement lui concède enfin l'importance qu'elle mérite.

40 Et ce fut aussi l'occasion de rompre avec les dualismes et les clichés qui encombrant la maigre mémoire que nous avons de cette période.

PREMIÈRE PARTIE

**Conquête et gestion
de nouveaux espaces**

QU'EST-CE QUE LA *CONQUISTA* ?

Bernard Grunberg

Université de Reims Champagne-Ardenne

(EA 2076 HABITER)

Écrire l'histoire de la *conquista* n'est pas chose aisée. Le thème est en effet très connoté de part et d'autre de l'Atlantique. Hormis l'affirmation d'un jugement de valeur (la *conquista* fut « bonne » ou « mauvaise »), qui n'est pas le propos de l'historien, certains s'attachent à la *codicia* (la soif de l'or) des conquistadors, qui ont traversé l'océan en quête de gloire et de richesses, en suivant notamment les affirmations d'un Bartolomé de Las Casas ; d'autres y voient l'extension d'une croisade, ou n'hésitent pas à faire un contresens en parlant de génocide ; enfin cette entreprise a parfois été interprétée comme une épopée fabuleuse, qui vit la lutte acharnée entre le monde « civilisé » espagnol et les « barbares » et les « sauvages » du Nouveau Monde, qui permit à la monarchie espagnole de se doter d'un empire qui allait s'étendre à travers le monde. Face à de telles affirmations, voire de contre-vérités, l'historien se doit de contextualiser la *conquista* en la replaçant dans son cadre, l'Espagne de la fin du xv^e siècle et du début du xvi^e siècle, et en privilégiant l'étude des documents contemporains, qu'ils soient espagnols ou indigènes, comme l'ont fait les grands historiens de la *conquista* : Demetrio Ramos, Silvio Zavala, Francisco Morales Padrón, Francisco de Solano et James Lockhart.

Dans le dictionnaire de Covarrubias de 1611, on ne trouve pas d'entrée à *conquista* ; seul le verbe *conquistar* (conquérir) y figure, avec pour définition : « *Tâcher d'obtenir par les armes un royaume ou un État* ». L'auteur ajoute à la suite : « *conquista, conquistadores* ». Il peut sembler

paradoxal qu'un tel dictionnaire ne développe pas cette entrée, ni celle de *conquistador*. En réalité, il n'en est rien : le mot et ses acceptions ont évolué en moins d'un siècle. D'emblée, il faut noter qu'il serait plus juste de parler de *conquistas* car, même si chacune obéit aux mêmes règles et processus, le cadre géographique, les populations rencontrées et les hommes qui y participent ne sont pas toujours les mêmes : la *conquista* de Mexico, comme celles du Guatemala, du Pérou, du Chili, de Colombie, etc., ont chacune des caractéristiques propres. Il n'est pas question ici de développer ce thème mais d'aborder notre sujet, en essayant de définir ce qu'est la *conquista* de façon générale, ce que sont les hommes qui y ont participé (les conquistadors), avant de voir quelle fut l'évolution de la terminologie de la *conquista* tout au long du XVI^e siècle.

La *conquista* – nous garderons le mot espagnol, qui permet d'en mieux cerner le sens – doit être incluse dans un long processus, qui commence par la découverte (*descubrimiento*) (1492-ca 1516)¹, qui se poursuit par la prise de possession (*toma de posesión*), suivie par la *conquista* (ca 1516-1568/1573), et qui s'achève par la colonisation (*población*)², chacune de ces phases ayant ses propres caractéristiques.

LE PRÉAMBULE NÉCESSAIRE À LA *CONQUISTA* : LA PRISE DE POSSESSION

Pour s'emparer d'un territoire et pour que la guerre soit légitime et justifiée au regard du droit, il fallait que celui qui allait employer la force ait des droits légitimes à faire valoir. L'acte qui concrétise ce droit est la prise de possession (*toma de posesión*)³, qui tire son origine du droit romain et du droit germanique⁴, et qui marque juridiquement l'acquisition d'une souveraineté sur un territoire déterminé.

1 Les découvertes (*descubrimientos*) ne s'arrêtent naturellement pas en 1516 ; elles se poursuivent ensuite, notamment dans le Pacifique.

2 Les contemporains parlaient plutôt de « peuplement » (*población*).

3 Francisco Morales Padrón, « Descubrimiento y toma de posesión », *Anuario de estudios americanos*, vol. 12, 1955, p. 321-380.

4 Silvio Zavala, *Las instituciones jurídicas en la conquista de América*, México, Porrúa, 1971, p. 135-136.

Dès son premier voyage, Christophe Colomb prend possession des terres nouvelles pour affirmer la souveraineté espagnole en Amérique⁵, car un territoire ne peut être occupé sans un acte de prise de possession qui « représente l'acquisition positive de la souveraineté sur un territoire déterminé. Il est l'acte par lequel la souveraineté théorique, dont la Couronne de Castille prétend jouir, devient réelle et effective par l'entrée dans le pays⁶ ». Cependant, ce n'est qu'en 1493 que la prise de possession tirera sa légitimité de la donation pontificale faite par le pape Alexandre VI par la bulle *Inter Caetera* du 4 mai 1493 :

En vertu de l'autorité du Dieu tout-puissant que nous avons reçue par le bienheureux Pierre, et de celle qui est attachée aux fonctions de vicaire de Jésus-Christ que nous exerçons sur la terre, nous donnons, concédons, transférions à perpétuité, aux termes des présentes, ces îles et ces continents, avec toutes leurs dominations, villes, places fortes, lieux et campagnes, droits et juridictions, à vous et à vos héritiers et successeurs, les rois de Castille et de Léon ; et nous vous en faisons, constituons et estimons maîtres, vous et vos susdits héritiers et successeurs, avec pleine, libre et entière puissance, autorité et juridiction. Mais c'est notre volonté que notre présente donation, concession et assignation, ne puisse ni être censée avoir été mise en question ou détruite, ni détruire les droits des princes chrétiens qui auraient effectivement possédé lesdites îles et lesdits continents jusqu'au jour précité de la nativité de notre Seigneur Jésus-Christ⁷.

- 5 « El Almirante [...] dijo que le diesen por fe e testimonio como el por ante todos tomaba, como hecho tomo, posesión de la dicha isla por el Rey y por la Reina sus señores » (Cristóbal Colón, *Textos y documentos completos. Relaciones de viajes, cartas y memoriales*, éd. Consuelo Varela et Juan Gil, Madrid, Alianza, 1995, p. 110 ; trad. fr. : Christophe Colomb, *Œuvres complètes*, éd. C. Varela et J. Gil, Paris, La Différence, 1992, p. 63-64).
- 6 José Miranda, *Las ideas y las instituciones políticas mexicanas (1521-1820)*, México, UNAM, 1978, p. 35.
- 7 Josef Metzler, *America Pontificia. Primi saeculi evangelizationis, 1492-1592. Documenta pontificia ex registris et minutis praesertim in Archivo Secreto Vaticano existentibus*, Città del Vaticano, Libreria editrice Vaticana, 1991, vol. 1, p. 79-83 ; trad. fr. : Alphonse Gourd, *Les Chartes coloniales et les constitutions des États-Unis*, Paris, Imprimerie nationale, 1885, p. 199, repris dans Bernard Grunberg et Julian Montemayor (éd.), *L'Amérique espagnole (1492-1700). Textes et documents*, Paris, L'Harmattan, à paraître.

La prise de possession est unique, elle ne peut être remise en question. Elle est cependant parfois l'objet de litiges. Le premier qui prit possession du Mexique fut Juan de Grijalva⁸. Un an plus tard, Hernán Cortés fit de même sous la menace de Francisco de Garay⁹, un concurrent dangereux qui avait envoyé de la Jamaïque un petit groupe d'hommes pour prendre possession de ce pays, en son nom propre et au nom du roi d'Espagne¹⁰. Cette rivalité souligne l'importance d'un tel acte. En effet, le chef de l'expédition qui effectue la prise de possession en retire des récompenses royales et la possibilité d'accomplir la conquête à sa guise et souvent à son profit.

32

La prise de possession, en accord avec le droit romain et le droit germanique, revêt partout le même cérémonial : le chef de l'expédition plante une bannière dans le sol nouvellement foulé¹¹ et entaille de trois coups d'épée un arbre en proclamant qu'il prend possession de cette terre au nom du roi d'Espagne¹². L'exemple de la prise de possession de la mer du Sud, le Pacifique, par Nuñez de Balboa, illustre bien ce cérémonial :

8 Juan Díaz, *El itinerario de la armada del rey católico*, dans *La conquista de Tenochtitlan*, éd. Germán Vázquez, Madrid, Historia 16, 1988, p. 29-57, ici p. 39 ; Bernardino Vázquez de Tapia, *Relación de meritos y servicios del conquistador Bernardino Vázquez de Tapia*, éd. Jorge Gurría Lacroix, México, UNAM, 1972, p. 26 ; Bernal Díaz del Castillo, *Historia verdadera de la conquista de la Nueva España*, éd. Carmelo Sáenz de Santa María, Ramón Iglesia et al., Madrid, Instituto Gonzalo Fernández de Oviedo, 1982, t. I, chap. XIII (trad. fr. : Denis Jourdanet, *Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle-Espagne*, avec introduction et choix des textes par Bernard Grunberg, cartes de Pierre Simonet, Paris, FM/La Découverte, 1980).

9 Bernal Díaz del Castillo, *Historia verdadera de la conquista de la Nueva España*, éd. cit., chap. XXXI.

10 *Ibid.*, chap. LX.

11 Juan Díaz, *El itinerario de la armada del rey católico*, op. cit., p. 39.

12 « [...] fue desta manera, que desenvainada su espada, dio tres cuchilladas, en señal de posesión, en un árbol, que se dice ceiba, que estaba en la plaza de aquel gran patio, e dijo que si había alguna persona que se lo contradijese que él se lo defendería con su espada, y una rodela que tenía embrazada ; y todos los soldados que presentes nos hallamos cuando aquello pasó dijimos que era bien tomar aquella real posesión en nombre de su Majestad » (Bernal Díaz del Castillo, *Historia verdadera de la conquista de la Nueva España*, éd. cit., chap. XXXI, p. 59).

Le capitaine Vasco Nuñez, au nom du sérénissime et très catholique roi don Fernando, cinquième du nom, et de la reine sérénissime et catholique doña Juana, sa fille, et pour la couronne et le sceptre royal de Castille, prit dans la main un drapeau et l'enseigne royale de leurs altesses, sur laquelle était peinte une image de Notre-Dame, la Sainte Vierge Marie, avec dans ses bras son précieux Fils, notre Rédempteur, Jésus Christ ; au pied de l'image se trouvaient les armes royales de Castille et Léon. L'épée dégainée et une rondache dans les mains, il entra jusqu'aux genoux dans l'eau de la mer salée et commença à se promener en disant : Vive les très hauts et très puissants rois don Fernando et doña Juana, rois de Castille, Léon et Aragon etc., au nom desquels et pour la couronne royale de Castille, je saisis et prends présentement possession réelle et en personne des mers, terres, côtes, ports et îles australes, avec toutes leurs annexes, royaumes et provinces qui leur appartiennent ou viendraient à leur appartenir, sans qu'il y eût aucune contradiction – sous quelque raison, manière ou titre qui soit, ancien ou moderne, du temps passé, présent ou à venir. Si quelqu'autre prince ou capitaine, chrétien ou infidèle, ou de quelque loi, secte ou condition qu'il soit, prétend avoir quelque droit sur ces terres et mers, je suis prêt et en condition de le contredire et de le défendre au nom des rois de Castille, présents ou futurs, auxquels appartiennent cet empire et seigneurie de ces Indes, îles et Terre-Ferme septentrionales et australes, avec leurs mers aussi bien dans le pôle arctique que dans l'antarctique, de part et d'autre de la ligne équinoxiale, dans ou hors des tropiques du Cancer et du Capricorne en vertu de ce que, plus amplement, tout ou partie de cela appartient et dépend de leurs majestés et de leurs successeurs. Ainsi que je le fais par écrit plus longuement, je déclare que maintenant, tout le temps et tant que le monde durera jusqu'au jugement dernier des mortels on dira ou pourra dire cela et l'alléguer en faveur de leur patrimoine royal. Il fit ainsi ses actes de prise de possession sans aucune contradiction et selon le droit¹³.

13 Gonzalo Fernández de Oviedo, *Historia general y natural de las Indias*, éd. Juan Pérez de Tudela Bueso, Madrid, Atlas, 1959, t. III, livre XXIX, chap. 3, p. 214-215 ; trad. fr. dans Bernard Grunberg et Julian Montemayor (éd.), *L'Amérique espagnole (1492-1700)*, op. cit.

Ainsi, avec la prise de possession, la *conquista* se trouve justifiée. La fondation de villes espagnoles dans le Nouveau Monde établira concrètement cette prise de possession. Désormais, le conquistador sera avant tout l'homme qui fera reconnaître par les armes le droit de l'Espagne et de l'Église sur les terres qui appartiennent à la Couronne.

Alors que la prise de possession vise en premier lieu la terre, l'occupation totale n'est pas nécessaire. La *conquista* va procéder par bords successifs et se résigner « à des demi-dissidences, acceptant de ne pas s'occuper de vastes régions à l'intérieur du domaine qui a été annexé¹⁴ ». En effet, une fois la prise de possession effectuée, le roi d'Espagne intègre ces nouvelles contrées à son patrimoine et à la Couronne royale¹⁵ et, de ce fait, comme l'avait bien observé Pierre Chaunu, « la *conquista* n'implique aucune action sur le sol ; elle n'entraîne aucun effort en profondeur pour entamer un nouveau dialogue entre l'homme et la terre. La *conquista* ne vise pas la terre mais uniquement les hommes¹⁶ ». C'est pourquoi les populations indigènes seront ensuite incorporées dans un pacte de vassalité¹⁷.

34

LA CONQUISTA : UN PROLONGEMENT DE LA RECONQUISTA OUTRE-MER

La *conquista* est, en partie, une sorte de transposition de la guerre de la *Reconquista* en Amérique, non sans quelques modifications¹⁸. Tous les Espagnols ont été marqués par la prise de Grenade, qui est encore très

14 Pierre Chaunu, *Conquête et exploitation des nouveaux mondes (xvi^e siècle)*, Paris, PUF, 1969, p. 161.

15 *Recopilación de leyes de los reynos de las Indias mandadas imprimir y publicar por la Magestad Católica del Rey Don Carlos III Nuestro Señor* [1691], Madrid, Imprenta nacional, 1998, livre IV, titre 12, loi 14.

16 Pierre Chaunu, *Conquête et exploitation des nouveaux mondes (xvi^e siècle)*, op. cit., p. 135.

17 Bernal Díaz del Castillo, *Historia verdadera de la conquista de la Nueva España*, éd. cit., chap. Cl.

18 Charles Verlinden, *Précédents médiévaux de la colonie en Amérique : période coloniale*, Mexico, Éditorial Fournier, 1954 ; Charles Gibson, « Reconquista and conquista », dans Raquel Chang-Rodríguez and Donald A. Yates (dir.), *Homage to Irving A. Leonard: Essays on Hispanic Art, History, and Literature*, [Ann Arbor], Latin American Studies Center, Michigan State University, 1977, p. 19-28 ; Luis Weckmann, *La herencia medieval de México*, México, El Colegio de México, 1984.

présente dans les esprits. En effet, la lutte contre les musulmans, qui prit des formes de guerre de reconquête et de religion tout à la fois, modela les structures sociales et eut un impact très fort sur tous les habitants de la péninsule. Cette victoire sur les musulmans fut interprétée comme une faveur divine, qui impliquait, dans l'esprit des conquistadors, une légitimation de la *conquista* dans le Nouveau Monde. Le terme *conquistador* remonte d'ailleurs à l'époque de la *Reconquista*, lorsqu'en 1238 le roi d'Aragon, Jaime I, libère Valence de l'occupation musulmane et reçoit le titre honorifique d'*El Conquistador* pour son exploit¹⁹.

Cet environnement de la *Reconquista* se retrouve en Amérique, où les Espagnols, lorsqu'ils découvrent les premières pyramides indiennes, les appellent mosquées (*mezquitas*)²⁰. Bernal Díaz nous parle de leurs *atabales*, qui étaient des tambours de guerre dont se servaient les Maures²¹. Et n'oublions pas l'histoire de Pedro Carbonero, reprise par Cortés, Bernal Díaz et López de Gomara²². Il faut ajouter à cet environnement

19 Bernal Díaz del Castillo, *Historia verdadera de la conquista de la Nueva España*, éd. cit., chap. CCVII.

20 Hernán Cortés, *Cartas y documentos*, éd. Mario Hernández Sanchez-Barba, México, Porrúa, 1963, t. I, p. 23-24, et t. II, p. 73-74.

21 Bernal Díaz del Castillo, *Historia verdadera de la conquista de la Nueva España*, éd. cit., chap. XXXI.

22 Pedro Carbonero, natif d'Ecija, était à la tête d'un groupe de douze bandits qui, sur les frontières entre régions arabo-musulmanes et chrétiennes, enlevait des Arabes pour les rançons ou pour les revendre aux chrétiens. Capturé par les Maures, il se vit proposer la vie sauve contre sa conversion, mais il refusa et fut tué. Pour Bernal Díaz, cette histoire racontait qu'en certaines circonstances difficiles, Pedro Carbonero savait fort bien où il était, mais qu'il ignorait le moyen de s'en sortir (*Historia verdadera de la conquista de la Nueva España*, éd. cit., chap. LXIX) ; Hernán Cortés, *Cartas y documentos*, éd. cit., t. II, p. 42 ; Andrés de Tapia, *Relación de algunas cosas de las que acaecieron al muy ilustre señor don Hernando Cortés*, dans *La conquista de Tenochtitlan*, éd. cit., p. 92. Il y a encore d'autres références à la *Reconquista* : « Que dirai-je de la grande réception que nous fîmes à Cortés avec des arcs de triomphe, des fêtes où l'on simulait des surprises entre Maures et chrétiens, et d'autres réjouissances avec des feux d'artifice » (Bernal Díaz del Castillo, *Historia verdadera de la conquista de la Nueva España*, éd. cit., chap. CLXXIV, p. 512). On trouve quelquefois des descriptions comparatives qui reprennent des éléments du monde arabe, notamment de vêtements : « *ciertas ropas labradas de seda a la morisca de las que llaman almaizares* » (Juan Díaz, *El itinerario de la armada del rey católico*, éd. cit., p. 49). Cf. Hernán Taboada, *La sombra del Islam en la conquista de América*, Madrid, UNAM-FCE, 2004.

que nombreux sont ceux qui ont lu des ouvrages sur les guerres menées dans la péninsule²³. Il n'y a qu'à se reporter à Bernal Díaz, qui évoque *Amadis de Gaule*, Roland, la *Reconquista*, et il faut aussi rappeler l'attrait des romans de chevalerie, déjà très en vogue dans la péninsule. De plus, le cri de ralliement des conquistadors sera « Santiago ! », qui, de *Santiago matamoros* (le tueur de Maures) se transformera tout naturellement en *Santiago mataindios* (le tueur d'Indiens).

Avant de parvenir aux Indes, la *conquista* passe d'abord aux Canaries : ces îles seront un véritable laboratoire pour la *conquista* dans le Nouveau Monde. Fernando de Pulgar, chroniqueur royal des Rois catholiques, rapporte, dans sa *Crónica de los señores Reyes Católicos*, qu'en 1478

36

[L]e roi et la reine décidèrent de faire une flotte sur mer et de l'envoyer conquérir les îles de la Grande Canarie, celles qui étaient rebelles et n'étaient pas sujettes à leur royaume [...]. Ils envoyèrent comme leur capitaine dans cette conquête un chevalier natif de la ville de Xérès de la Frontera Pedro de Vera, homme bien courageux et expérimenté dans les choses de la guerre. Celui-ci descendit aux îles de la grande Canarie et lutta de nombreuses fois contre les gens barbares qui y demeuraient. Cette conquête dura pendant trois ans où il eut continuellement des guerres avec ces gens. Le roi et la reine y firent beaucoup de dépenses parce qu'ils envoyaient continuellement des gens de guerre et d'autres grandes provisions de vin, toiles, fer, drap et toutes autres choses nécessaires à l'entretien des gens qui, par leur ordre, participaient à cette conquête. À la fin elles furent mises sous la sujétion du roi et de la reine [...]. Le roi et la reine envoyèrent dans ces îles des frères et des clercs pour les convertir à la foi de notre sauveur [...]²⁴.

23 Irving A. Leonard, *Los libros del conquistador*, México, FCE, 1979 [1949].

24 Fernando del Pulgar, *Crónica de los señores Reyes Católicos Don Fernando y Doña Isabel de Castilla y de Aragón*, Valencia, Benito Monfort, 1780, 2^e partie, chap. 76, p. 135-136. Sur cet aspect, on se reportera aux travaux suivants : Francisco Morales Padrón, *Descubrimiento, toma de posesión, conquista (Canarias: una modesta América)*, Las Palmas de Gran Canaria, Ediciones del Cabildo de Gran Canaria, 2009 ; Alfonso García Gallo, « Los sistemas de colonización de Canarias y América en los siglos XVI y XVII », dans Francisco Morales Padrón (dir.), *I Coloquio de Historia Canario-Americano*, Las Palmas de Gran Canaria, Ediciones del Cabildo de Gran Canaria, 1977, p. 425-442.

Des Canaries, la *conquista* traverse l'Atlantique. C'est d'abord au Mexique qu'elle manifeste clairement des caractéristiques de la *Reconquista*. L'exemple de la bataille de Mexico l'illustre bien. Les Castillans, lors de la guerre de Grenade, préféraient employer le blocus prolongé d'une ville ou d'un château pour réduire par la faim les défenseurs, car ils hésitaient à lancer des assauts, souvent hasardeux et aux résultats médiocres. Cortés fera le siège de Tenochtitlan durant plus de quatre mois. Comme ses prédécesseurs, il utilisera l'artillerie pour abattre toutes les défenses de ses adversaires et détruire progressivement Mexico. Ces bombardements ressemblent en partie à ceux de l'artillerie chrétienne pour faire chuter les murailles de Malaga (1486-1487) et de Grenade (1491). Cortés tentera, comme à l'époque de la *Reconquista*, certains assauts contre la capitale aztèque pour accélérer la victoire, mais il sera souvent battu par les Mexicains et devra poursuivre inexorablement une lente progression, avec l'aide de ses canons. De même, comme les soldats de la péninsule, Cortés préfère dévaster de manière quasi systématique les alentours de Mexico-Tenochtitlan pour décourager l'ennemi. En frappant fort et en terrorisant les populations, il oblige ses adversaires à préférer la soumission à la destruction totale. Nous retrouvons ici ces pratiques appelées *talas*, qui prenaient la forme d'actions de dévastation, visant à décourager l'adversaire par une destruction totale, à l'instar de ce qui se pratiquait lors de la *Reconquista*. Pensons aussi à ces raids en terre musulmane, désignés par les mots *cavalgada*, *algara*, *corredura*, *azaria*, que les conquistadors reproduiront eux aussi : les expéditions de *conquista* sont appelées *incursions* ou *conquêtes* (*entrada*, *cabalgada*, *guazavara* ou *conquista*).

À l'époque de la *Reconquista*, les chefs d'expédition recevaient le titre d'*adelantado*. Ils exerçaient le gouvernement des territoires incorporés à la Couronne avec des fonctions politiques, administratives et militaires. En Amérique, le monarque accorde ce titre aux chefs des conquistadors qui prennent possession des nouveaux territoires²⁵. L'*adelantado* obtient

25 Le premier *adelantado* fut Bartolomé Colomb ; par la suite ce furent essentiellement des conquistadors : Juan Ponce de León, Vasco Núñez de Balboa, Francisco de Garay, Francisco de Montejo, Pánfilo de Narváez, Pedro de Alvarado, Francisco Pizarro, Diego de Ordaz, Sebastián de Belalcázar, Diego de Almagro, Hernando de Soto, Francisco de Orellana, Miguel López de Legazpi, etc.

ainsi une juridiction suprême dans le domaine militaire, judiciaire et politique. Son rôle sera surtout de mener des expéditions, de fonder des villes, d'administrer une région. Avec les lois de 1573, l'*adelantado* verra ses pouvoirs réglementés. À la fin du XVI^e siècle, l'*adelantado* deviendra un simple titre honorifique.

38

Pour comprendre la *conquista*, il est important de rappeler que les hommes qui y participèrent sont essentiellement des Espagnols nés dans les dernières décennies du XV^e siècle, au sein d'une société qui avait été « organisée pour la guerre²⁶ ». La *Reconquista* a donné naissance à une aristocratie guerrière, d'autant plus que, surtout en Castille, certains hommes qui s'étaient distingués par leurs exploits avaient pu accéder à l'*hidalguía*²⁷. À la fin du Moyen Âge, c'est donc le système de valeur de la noblesse qui s'est imposé dans la péninsule. Ainsi, il ne fait aucun doute que le modèle de l'hidalgo guerrier est dans l'esprit de tous les hommes qui partent vers le Nouveau Monde pour y trouver une vie bien meilleure que dans la péninsule²⁸, et cela d'autant plus que la *Reconquista* a donné naissance à de nouvelles coutumes, dont la récompense pour services rendus à la Couronne, avec le partage des terres prises à l'ennemi. Les Espagnols qui partent pour l'Amérique ont donc pour objectif essentiel de tirer profit de la *conquista*, comme leurs aïeux lors de la *Reconquista*.

UNE ENTREPRISE PRIVÉE

La *conquista* présente d'autres caractéristiques médiévales, notamment par son caractère « privé ». Tout chef d'expédition aux Indes a besoin

26 Elena Lourie, « A Society Organized for War: Medieval Spain », *Past and Present*, n° 35, 1966, p. 54-76.

27 Philippe Contamine, *La Guerre au Moyen Âge*, Paris, PUF, 1980.

28 Nous pouvons le constater dans les revendications faites par les conquistadors après la *conquista*. Bernal Díaz del Castillo s'inscrit tout à fait dans cet état d'esprit quand il affirme que « la plupart d'entre nous étaient hidalgos ; quelques-uns, peut-être, n'appartenaient pas aux descendanceles les plus claires » (« *eramos todos los más hijosdalgo, aunque no pueden ser de tan claros linajes* » : *Historia verdadera de la conquista de la Nueva España*, éd. cit., chap. CCVII). Au début de sa chronique, parlant de ses premiers compagnons, il affirme qu'il y avait « certains hidalgos et soldats » (« *ciertos hidalgos y soldados* » : *ibid.*, chap. I, p. 5).

d'une autorisation qui lui permette d'explorer, de découvrir, de conquérir ou de coloniser. Cependant ces campagnes, comme toute entreprise ou service public, ne peuvent être menées que dans le cadre d'une capitulation, c'est-à-dire une sorte de contrat établi entre le monarque et l'entrepreneur mais qui n'engage en rien le souverain. Ce système contractuel n'est pas nouveau et préexiste à la découverte. En Amérique et dans le Pacifique, « les capitulations ont pour objet non seulement de réaliser des explorations, des découvertes et des *conquistas* mais aussi de fonder des villes, d'établir des pêcheries, vider des lagunes, creuser des tombes²⁹ ». Comme le souligne Francisco Morales Padrón, la Couronne étant dans l'impossibilité économique ou matérielle d'effectuer ces entreprises, elle doit accepter de collaborer avec un entrepreneur privé. Sauf cas particulier, elle ne participe pas économiquement et c'est donc l'entrepreneur qui apportera l'argent et les hommes, qui prendra les risques et qui accomplira le travail. En cas d'échec, la monarchie ne perdra rien ; dans le cas contraire, elle en tirera de grands profits et l'entrepreneur en obtiendra des bénéfices, si l'entreprise réussit et suit les règles édictées dans les capitulations.

L'expédition elle-même est montée sur le modèle de la *compañía* : une association des participants qui mettent tout ce qu'ils possèdent en commun en vue de partager les bénéfices de l'entreprise en fonction des coutumes et des lois et non en fonction d'un contrat juridique. La *conquista* se fait grâce à l'apport de chacun de ses membres. Ainsi, lors de l'expédition de Cortés, le gouverneur de Cuba fournira environ un tiers du montant total de l'expédition³⁰. Outre Diego Velázquez et probablement derrière lui les mêmes hommes qui ont investi dans les deux premières expéditions, on trouve Andrès de Duero, secrétaire du

29 Francisco Morales Padrón, *Teoría y leyes de la conquista*, Madrid, Ediciones Cultura Hispanica del CIC, 1979, p. 218.

30 Hernán Cortés, *Cartas y documentos*, éd. cit., t. I, p. 11. En 1520, Alonso Hernández de Puertocarrero déclare sous serment que D. Velázquez a fourni trois navires, des vivres et 1800 pesos, alors que Cortés a investi dans cette expédition 5 000 pesos, dont 2 000 prêtés par Velázquez, et sept navires (*Colección de documentos inéditos relativos al descubrimiento, conquista y organización de las antiguas posesiones españolas de ultramar*, Madrid, Establecimiento Tipográfico Sucesores de Rivadeneyra, 1898, t. XVIII, p. 27 sq.).

gouverneur de Cuba, Amador de Lares, trésorier royal, et un groupe de marchands, qui vont avancer l'argent et fournir une partie de l'équipement nécessaire, le tout gagé sur les bénéfices futurs³¹. Quant à Hernán Cortés, il a obtenu une avance de 2 000 pesos en or et diverses marchandises grâce à ses deux amis négociants³².

LES HOMMES DE LA *CONQUISTA* : LES CONQUISTADORS

40

Il est nécessaire de le rappeler et de ne pas l'oublier, le conquistador est l'homme qui fait reconnaître par les armes le droit de l'Espagne et de l'Église sur les terres appartenant à l'Espagne, à la suite de la donation pontificale. Notons que même si l'on retrouve ce terme employé dans les récits de l'époque, les acteurs de la *conquista* se désignent généralement par les mots *soldados, españoles, cristianos, compañeros*.

Le conquistador est tout d'abord un homme jeune, critère logique dans la mesure où il doit être en condition d'affronter des populations qui ne sont pas disposées à se soumettre. La majorité des participants ont une vingtaine ou une trentaine d'années : près des deux tiers des conquistadors de Mexico et les trois quarts des hommes de Cajamarca ont moins de trente ans. Pour la *conquista* de Mexico, on trouve une bonne proportion de jeunes gens âgés de moins de vingt ans (28 %) mais aussi 8 % d'hommes âgés de plus de quarante ans (dont près du quart a plus de cinquante ans).

31 Francisco Cervantes de Salazar, *Crónica de la Nueva España*, éd. Agustín Millares Carlo, Madrid, Atlas, 1971, t. II, p. 12 ; Bartolomé de Las Casas, *Historia general de las Indias*, éd. Juan Pérez de Tudela Bueso, Madrid, Atlas, 1957-1961, t. III, p. 114 ; Juan de Torquemada, *Monarquía indiana*, éd. Miguel León Portilla, México, Porrúa, 1975-1983, t. IV, p. 6-7 ; Pierre Martyr d'Anghiera, *De orbe novo*, trad. fr. Paul Gaffarel, dans Charles Schefer et Henri Cordier (dir.), *Recueil de voyages et de documents pour servir à l'histoire de la géographie depuis le XIII^e jusqu'à la fin du XVI^e siècle*, Paris, E. Leroux, 1897, t. IV, p. 6 ; Gonzalo Fernández de Oviedo, *Historia general y natural de las Indias*, éd. cit., t. II, livre XVII, p. 19-20 ; Francisco López de Gomara, *La conquista de México*, éd. José Luis de Rojas, Madrid, Historia 16, 1987, chap. VII-VIII ; Bernal Díaz del Castillo, *Historia verdadera de la conquista de la Nueva España*, éd. cit., chap. XIX-XX ; Hernán Cortés, *Cartas y documentos*, éd. cit., t. I.

32 Francisco López de Gomara, *La conquista de México*, éd. cit., chap. VIII.

Les origines des conquistadors varient en fonction des expéditions et de l'époque. Si l'on note une forte présence andalouse au début du xvi^e siècle car on a surtout besoin de marins, celle-ci sera moins importante par la suite. La première région d'origine des conquistadors de Mexico demeure cependant l'Andalousie avec 32 %, suivie du Léon avec 17 %, de l'Estrémadure avec 15 %, de la Vieille-Castille avec 12 % et de la Nouvelle-Castille avec 7,1 %. Cette diversité s'explique surtout par un recrutement fait essentiellement dans les îles et par l'arrivée de nouvelles vagues de migrants en provenance de la péninsule. Pour la *conquista* du Pérou, la Castille d'Or n'étant pas en mesure de fournir seule les hommes nécessaires à l'expédition de conquête, Francisco Pizarro dut partir en Espagne, non seulement pour obtenir les capitulations de Tolède (26 juillet 1529), mais aussi pour recruter surtout des hommes natifs de sa région d'origine, l'Estrémadure, ce qui explique que parmi les hommes présents à Cajamarca, une majorité provient de l'Estrémadure, notamment de Trujillo, Cáceres, Badajoz. Il faut souligner que très peu de conquistadors sont originaires de l'Espagne orientale, conformément au fait que les Indes sont du ressort de la Couronne de Castille et que les territoires de la Couronne d'Aragon restent encore tournés vers la Méditerranée. Dans les rangs des conquistadors, on compte également quelques étrangers, malgré les cédules discriminatoires (prises au début du xvi^e siècle) qui leur interdisent de passer outre-mer³³. Les plus nombreux sont les Portugais, suivis par les Italiens (surtout des Génois), dont plus du quart sont des marins. Ces deux nationalités forment plus de 80 % des non-Espagnols dans la *conquista* de Mexico (soit 6 % de la totalité des conquistadors). On trouve aussi quelques Grecs (surtout originaires de Rhodes) et un Flamand. En Colombie et au Venezuela, il y aura aussi des Allemands, les *Welser-Konquistadors*.

33 *Recopilación de leyes de los reynos de las Indias*, op. cit., livre IX, titres 26 et 27 ; Diego de Encinas, *Cedulario indiano, recopilado por Diego de Encinas* [1596], Madrid, Ediciones de Cultura Hispánica, 1945-1946, t. I, fol. 440-462 ; Richard Konetzke, « La legislación de extranjeros en América durante el reinado de Carlos V », dans *Charles-Quint et son temps*, Paris, Éditions du CNRS, 1959, p. 93-108.

Si la *conquista* est une affaire d'hommes, il ne faut pas oublier la présence de femmes aux côtés des conquistadors : une vingtaine au Mexique, comme Maria de Estrada³⁴, un petit nombre pour l'expédition du Rio de la Plata et du Paraguay³⁵. Ce sont souvent des filles ou épouses de conquistadors, et elles participent activement à la *conquista*, les armes à la main. Il y a aussi des Noirs, comme Juan Garrido³⁶, souvent des affranchis, et l'on trouve un conquistador indien, Diego de Balbuena, qui était un cacique de Cuba et qui passa en Nouvelle-Espagne avec ses vassaux ; il fut un des premiers conquistadors de la Nouvelle-Espagne³⁷. Enfin, malgré les interdits, il y eut quelques judaïsants dans les rangs des conquistadors³⁸.

42

Contrairement à une idée très répandue, le nombre de conquistadors hidalgos demeure faible : 6 % pour ceux de Mexico. Selon James Lockhart, ceux du Pérou sont plus nombreux et forment le quart de l'expédition. Ce cas particulier est probablement à mettre en relation avec le recrutement opéré par Pizarro. Pour le Mexique, les conquistadors ont des métiers variés : plus du tiers sont liés à la mer (marins, pilotes), 28 % proviennent du commerce (marchands) et de l'artisanat (forgerons, charpentiers, tailleurs) ; on trouve aussi 12 % de *letrados*, notaires ou secrétaires, sans oublier quelques prêtres et moines, des médecins et des pharmaciens. Cependant, malgré

34 Bernard Grunberg, « Beatriz Bermúdez Velasco et Beatriz Palacios, deux femmes conquistadores exemplaires », dans Frédéric Gugelot et Bruno Maes (dir.), *Passion de la découverte, culture de l'échange. Mélanges offerts à Nicole Moine et Claire Prévotat*, Langres, Dominique Guéniot, 2006, p. 101-111.

35 *Carta de doña Isabel de Guevara a la princesa gobernadora doña Juana, exponiendo los trabajos hechos en el descubrimiento y conquista del Río de la Plata por las mujeres para ayudar a los hombres, y pidiendo repartimiento para su marido. Asunción, 2 de julio de 1556*, dans *Cartas de Indias*, Madrid, Atlas, 1974, p. 619-621.

36 Bernard Grunberg, « Les conquistadores noirs », dans Nathalie Ragot, Sylvie Peperstraete et Guilhem Olivier (dir.), *La Quête du serpent à plumes. Arts et religions de l'Amérique précolombienne. Hommage à Michel Graulich*, Turnhout, Brepols, 2011, p. 445-458.

37 Bernard Grunberg, *Dictionnaire des conquistadores de Mexico*, Paris, L'Harmattan, 2001, n° 103.

38 *Id.*, *L'Inquisition apostolique au Mexique. Histoire d'une institution et de son impact dans une société coloniale (1521-1571)*, Paris, L'Harmattan, 2001, p. 110-112.

l'absence de mention précise, les paysans semblent constituer une partie importante des effectifs des conquistadors³⁹.

Quant aux soldats, si 16 % des conquistadors sont présentés comme tels au Mexique, contrairement, là aussi, à l'idée généralement répandue, il n'y a qu'un petit nombre de véritables soldats de métier⁴⁰, car les vrais soldats, ceux qui ont eu une réelle expérience des champs de bataille, représentent à peine plus de 1 % de l'ensemble des conquistadors de Mexico (quelques-uns ont servi en Italie, d'autres contre les Maures en Afrique, contre Barberousse, ou lors des guerres de Grenade⁴¹). Et, au Pérou, on ne trouve que deux vétérans des guerres européennes. En outre, seul un petit nombre de conquistadors ont vécu aux Indes plusieurs années avant la conquête et ont une expérience militaire contre les Indiens. Parmi cette minorité, on trouve surtout les chefs : Cortés est aux Indes depuis quinze ans ; Pizarro, Belalcazar et Soto ont passé plus de vingt ans à Panama. En fait, la très grande majorité a acquis des notions militaires en arrivant dans le Nouveau Monde et, plus généralement, les conquistadors se sont formés au contact du monde indien.

LES MOTIVATIONS

La formule, souvent répétée, de « service de Dieu et service de sa Majesté » montre que les conquistadors justifient leurs actions sur ce double plan indissociable, où l'intérêt chrétien et l'intérêt « national » se rejoignent, et où la morale chevaleresque héritée du passé impose de tenir sa foi et engage l'honneur des conquistadors. Certes la conquête

³⁹ Le licencié Lucas Vázquez de Ayllon précise en janvier 1520 que, parmi les hommes de Narváez, il y avait des fermiers, des porchers (*Colección de documentos inéditos relativos al descubrimiento, op. cit.*, t. XXXV, p. 65).

⁴⁰ Nous trouvons des fusiliers, des arbalétriers ou des artilleurs (près de 8 % de l'expédition de Cortés), qui sont, plus ou moins, de vrais professionnels. Bernal Díaz del Castillo indique que dans l'expédition de Cortés, il y avait 617 hommes, dont 109 marins et 45 fusiliers et arbalétriers (*Historia verdadera de la conquista de la Nueva España*, éd. cit., chap. XXVI, p. 48).

⁴¹ Bernard Grunberg, « La guerre des *conquistadores* », dans Marcel Bazin, Catherine Fournet-Guérin et Stéphane Rosière (dir.), *De Recife à Reims : récits géographiques. Mélanges offerts à Pernelle Grandjean*, Reims, EPURE, 2013, p. 239-256.

était placée sous le contrôle de la monarchie : chaque action était soigneusement enregistrée par des écrivains ou notaires royaux, qui usaient abondamment de cette formule. Mais celle-ci n'est ni ambiguë ni vide de sens, comme le montre l'ensemble de la documentation. La mission des conquistadors consiste essentiellement à inciter les indigènes à l'abandon de leur religion et de leurs coutumes et à obtenir la reconnaissance de la domination espagnole.

44

Si la recherche de l'or fut l'un des moteurs de la découverte de la Nouvelle-Espagne, progressivement ceux qui restèrent aux Indes voulurent surtout coloniser et exploiter la terre sous le régime de l'*encomienda*. Dans un premier temps, l'*encomienda* a permis de rétribuer quelque peu le conquistador, sans mettre la monarchie à contribution. L'évolution de la colonisation passera cependant par la concession de terres, en pleine propriété, aux conquistadors et aux colons. Dès le début des années trente, devant les demandes pressantes des conquistadors (et des colons) la monarchie espagnole leur concède des terres (*mercedes de tierra*). Mais ces hommes attendent aussi la reconnaissance de leurs services par l'obtention d'armoiries, d'un poste de magistrat ou de conseiller municipal, voire d'une gratification pécuniaire ou fiscale.

Les conquistadors sont peu différents des autres Espagnols ; ce sont avant tout des hommes qui ont tenté de trouver ailleurs ce qu'ils ne pouvaient obtenir chez eux, comme le résume, mieux que quiconque, Bernal Díaz del Castillo : « Nous résolûmes d'aller à nos risques et périls découvrir des terres nouvelles où nous pussions trouver l'occasion d'employer nos personnes⁴² ». La plupart étaient venus en Amérique dans l'espoir d'y faire fortune ou d'y trouver une vie meilleure, certains sans projet de retour, d'autres avec l'intention de retourner en Espagne, fortune faite, pour fonder une famille. Alors qu'au Mexique peu d'hommes purent s'enrichir, les trésors du Pérou permirent à une soixantaine de conquistadors de retourner en Espagne, alors que seule une dizaine de conquistadors de Mexico regagna la métropole.

42 Bernal Díaz del Castillo, *Historia verdadera de la conquista de la Nueva España*, éd. cit., chap. I, p. 5.

Avant la découverte de l'Amérique, les termes *conquista* et *conquistar* conservent leur sens traditionnel, tel que le reprendra plus tard Covarrubias dans son dictionnaire. C'est le cas, non seulement pour la *Reconquista*⁴³, mais aussi pour la conquête des Canaries en 1478⁴⁴. On retrouve le même sens dans le traité d'Alcáçovas, notamment pour la conquête du royaume de Fez (1479-1480)⁴⁵.

Le mot *conquista* apparaît aussi dans les traités de Tordesillas (7 juin 1494). Les roi et reine de Castille, de Léon et d'Aragon et le roi de Portugal et des Algarves s'engagent à ne pas « contracter pour lesdites terres ou îles, les acheter ou *conquérir* en manière quelconque » dans la partie qui ne leur appartient pas (article 2). Dans la partie qui leur est accordée, « chaque fois que leurs altesses ou leurs successeurs le voudront ou trouveront à propos, leurs vaisseaux iront par les chemins droits depuis leurs royaumes vers toutes les parties qui sont en dedans de la ligne ou limite susdite où ils pourront envoyer, découvrir et *conquérir* » (article 4). Ces traités empruntent tout naturellement le terme *conquista*, s'agissant de territoires inconnus dont les souverains souhaitent s'emparer⁴⁶.

Dans les tout premiers textes concernant précisément le Nouveau Monde, on n'emploie pas le mot *conquista*. On ne trouve quasiment que les expressions *découvrir* et *coloniser* (*poblar*), comme l'illustre la

43 « Pour cela nos enfants aimés dans le Christ, Ferdinand et Isabelle, rois de Castille et de Léon, illustres entre les autres rois chrétiens, ont conquis par la grâce [...], nous leur avons concédé que, dans les lieux conquis et à conquérir du royaume de Grenade, ils puissent édifier des églises, des monastères » (bulle *Ortodoxae fidei propagationem*, reprise dans Antonio Garrido Aranda, *Organización de la Iglesia en el Reino de Granada y su proyección en Indias: siglo XVI*, Sevilla, EEHA-CSIC, 1979, p. 262-264 ; trad. fr. dans Bernard Grunberg et Julian Montemayor [éd.], *L'Amérique espagnole [1492-1700]*, op. cit.).

44 « Le roi et la reine décidèrent de constituer une flotte et de l'envoyer conquérir les îles de la Grande Canarie » (Fernando del Pulgar, *Crónica de los señores Reyes Católicos Don Fernando y Doña Isabel de Castilla y de Aragón*, op. cit., 2^e partie, chap. LXXVI, p. 135-136).

45 Francisco Morales Padrón, *Teoría y leyes de la conquista*, op. cit., p. 41-43.

46 *Ibid.*, p. 199-211 ; trad. fr. dans Frédéric Schoell, *Histoire abrégée des traités de paix entre les puissances de l'Europe depuis la paix de Westphalie*, de Christophe Guillaume Koch, Bruxelles, Méline, Cans et Cie, 1837, t. I, p. 405-408, repris dans Bernard Grunberg et Julian Montemayor (éd.), *L'Amérique espagnole (1492-1700)*, op. cit.

capitulation de Juan Ponce de León pour la Floride (1512)⁴⁷. De même le mot *troc* (*rescate*) est souvent associé à l'un de ces termes, voire aux deux. Pedrarias de Avila reçoit des instructions (le 11 août 1513) pour « peupler et pacifier cette terre » de Terre-Ferme (régions de l'isthme)⁴⁸. C'est véritablement avec la découverte du Mexique que le mot *conquista* va être utilisé dans son propre contexte⁴⁹. En novembre 1518, Diego Velazquez obtient des capitulations pour la *conquista* du Yucatan, après le voyage de découverte de Francisco Hernandez de Cordoba (1517)⁵⁰. Désormais, et pendant un demi-siècle, on parlera de *conquista*, c'est-à-dire de la prise de possession d'un territoire et de la soumission des populations amérindiennes à la Couronne d'Espagne.

46

Le mot *conquistador* semble avoir été utilisé aux Indes auparavant. On le trouve dès 1514 (mais peut-être un peu plus tôt), pour Saint-Domingue et pour la Terre-Ferme⁵¹. En 1516, dans une cédula royale en faveur des premiers *conquistadors* et *pobladores* d'Hispaniola, il est fait référence aux « *conquistadores* de l'île Espagnole qui furent avec l'Amiral, l'ancien, il peut y avoir 22 ans », qui ont été lésés par les répartiteurs des Indiens de cette île. La monarchie demande alors aux autorités « que l'on avantage ces *conquistadores* et premiers colons avec les répartitions d'Indiens par rapport à ceux qui sont venus par la suite dans cette île⁵² ».

47 Marta Milagros del Vas Mingo, *Las capitulaciones de Indias en el siglo XVI*, Madrid, Ediciones Cultura Hispanica, 1986, p. 162-165.

48 « *poblar e pacificar la dicha tierra* » (Archivo General de Indias, Séville [désormais AGI], *Audiencia de Panama*, 223,1, fol. 35v^o-44r^o : *Real Cédula dando a Pedrarias Dávila, capitán general y gobernador de Tierra Firme, las instrucciones que ha de seguir desde su salida con la armada de la ciudad de Sevilla hasta llegar a aquella tierra y después en el desempeño de su gobernación*).

49 Bernal Díaz del Castillo, *Historia verdadera de la conquista de la Nueva España*, éd. cit., chap. I-II. Notons cependant qu'il pourrait y avoir une exception : on trouve la mention de « *conquista* des îles caraïbes et des Caraïbes », mais le document n'est pas daté. Cf. AGI, *Patronato Real*, IV, 4, 28.

50 Marta Milagros del Vas Mingo, *Las capitulaciones de Indias en el siglo XVI*, op. cit., p. 169-172.

51 AGI, *Patronato Real*, CL, 1.

52 Cédula royale (Madrid, 18 novembre 1516) ; cité dans Luis Arranz Márquez, *Repartimientos y encomiendas en la isla Española (el repartimiento de Albuquerque de 1514)*, Madrid, Fundación García Arévalo, 1991, p. 410-411 ; trad. fr. dans Bernard Grunberg et Julian Montemayor (éd.), *L'Amérique espagnole (1492-1700)*, op. cit.

En fait, c'est surtout avec la conquête des grandes régions du continent américain que les mots *conquista* et *conquistador* vont connaître une grande utilisation. En juin 1519, la première lettre des hommes de Cortés comporte les deux termes⁵³. En juillet 1519, on retrouve ce mot de conquistador dans les instructions données par le *cabildo* de Veracruz aux procureurs F. de Montejo et A. Hernández de Puerto Carrero :

Vous supplierez et demanderez de notre part à leurs altesses royales qu'elles nous fassent la faveur (*merced*) que les Indiens de ces lieux soient répartis perpétuellement et, pour cela, qu'elles donnent des provisions royales audit Fernando Cortés pour qu'il les répartisse et les donne en encomienda perpétuelle aux *premiers conquistadores* et colons, en respectant la qualité des personnes et les services que chacun a effectués ou effectuée, parce qu'il convient ainsi au service royal⁵⁴.

Le terme, dont on a vu qu'il qualifiait les premiers conquérants des grandes îles de la Caraïbe, va servir également à désigner ceux qui se sont emparés des grandes régions du Nouveau Monde mais, en plus, les Espagnols feront une distinction notable entre les « premiers conquistadors » et les autres. On le comprend aisément car ce sont les premiers qui ont livré les plus dures batailles, les suivants n'ont souvent fait que récolter les bénéfices des actions de leurs prédécesseurs.

Si l'on prend l'exemple des conquistadors de Mexico, on peut donner une définition : un conquistador est un homme libre qui a débarqué au Mexique entre 1517 (expédition de F. Hernández de Cordoba) et le 13 août 1521 (date de la chute de Mexico-Tenochtitlan). Cette définition concorde avec celle que l'on trouve dans les actes du *Cabildo* de Mexico dès 1524 et qui emploie même le terme de « premier conquistador⁵⁵ ». Cette définition sera

⁵³ AGI, *Audiencia de México*, 95, 1, fol. 31^o.

⁵⁴ *Instrucción del cabildo de Veracruz a los procuradores Francisco de Montejo y Alonso Hernández de Puerto Carrero* (juillet 1519), cité dans *Documentos cortesianos*, éd. José Luis Martínez, México, FCE, 1990, t. I, p. 79-80.

⁵⁵ Les actes du conseil municipal de Mexico garderont, eux aussi, la même définition du conquistador, qualifié dans les premières années de la colonie de « *primer conquistador* » : cf. *Actas de cabildo de la ciudad de México*, México, 1889-1906, t. I (1524-1528).

reprise par le président de la seconde Audience de Mexico, Sebastián Ramírez de Fuenleal, pour qui est conquistador de Mexico tout homme qui était en Nouvelle-Espagne avant la chute de Mexico⁵⁶. La Couronne gardera la même définition, comme le montre la cédule royale du 1^{er} mai 1543 : « Nous déclarons comme premiers conquistadors de ladite Nouvelle-Espagne ceux qui gagnèrent et reprirent ladite ville de Mexico et les premiers qui entrèrent dans cette province au moment de sa découverte et de sa conquête, Don Fernando Cortés, Marquis del Valle, étant notre capitaine général lors de la découverte et de la conquista⁵⁷ ». Et l'on peut reprendre la même définition pour les conquistadors du Pérou, c'est-à-dire tout homme libre qui a pris part à l'expédition de Francisco Pizarro. Et, là aussi, on fait la distinction entre les premiers conquistadors et les autres. En fait, cette définition se généralisera à l'ensemble des Indes : le conquistador étant l'homme libre qui participe à une expédition qui découvre et/ou s'empare d'un territoire plus ou moins grand, par la voie des armes entre la date de la découverte et/ ou la prise de possession et le début de l'implantation du pouvoir espagnol sur ce même territoire. On retrouvera cela jusqu'aux Philippines⁵⁸.

48

56 *Carta de Sebastián Ramírez de Fuenleal a Carlos V (10/7/1532)*, dans *Colección de documentos inéditos relativos al descubrimiento, conquista y organización de las antiguas posesiones españolas de América y Oceanía, sacados de los archivos del reino, y muy especialmente del de Indias*, éd. Joaquín Francisco Pacheco, Francisco de Cárdenas et Luis Torres de Mendoza, Madrid, Imprenta de Manuel de Quiros, t. XIII, 1864, p. 224-230.

57 « *Declaramos por de los primeros conquistadores de la dicha Nueva España los que se hallaron en ganar y recobrar la dicha ciudad de México, y los que primero entraron en la dicha tierra al principio que se descubrió y conquistó, siendo nuestro Capitán general del dicho descubrimiento y conquista Don Hernando Cortés, Marqués del Valle* » (Diego de Encinas, *Cedulario indiano*, op. cit., t. II, p. 13). On notera une différence notable dans la *Recopilación de leyes de los reynos de las Indias*, Madrid, 1681, livre IV, titre 6, loi 1 : « *Declaramos por primeros descubridores de la Nueva España á los que primero entraron en aquella provincia quando se descubrió, y a los que se hallaron en ganar, y recobrar la Ciudad de México, siendo nuestro capitán general, y descubridor Don Fernando Cortés, Marques del Valle* » (« Nous déclarons comme premiers découvreurs de la Nouvelle-Espagne les premiers qui entrèrent dans cette province au moment de sa découverte, et ceux qui gagnèrent et reprirent la ville de Mexico, avec notre capitaine général et découvreur Don Fernando Cortés, Marquis del Valle ») ; en effet, il fallait remplacer *conquistadores* par *descubridores*, du fait de l'interdiction d'utiliser ce terme après 1573.

58 AGI, *Filipinas*, XXIX, 2, *Carta de los oficiales reales pidiendo mercedes*, fol. 10-11.

Avec l'application des *Lois nouvelles* (1542), le mot continue à avoir la même signification. L'article 27 stipule : « Et, comme nous sommes informés qu'il y a, en ladite Nouvelle-Espagne, certaines personnes faisant partie des *primeros conquistadores*, qui ne détiennent aucun repartimiento d'Indiens, nous ordonnons que le président et les auditeurs de ladite Nouvelle-Espagne s'informent au sujet des personnes de cette qualité [...] ». L'article 31 est encore plus explicite : « Et comme il est juste que ceux qui ont servi à la découverte desdites Indes et aussi ceux qui ont aidé à les peupler qui ont là-bas leurs épouses soient préférés dans les rétributions, nous ordonnons que nos vice-rois, présidents et auditeurs de nos dites Audiencias, préfèrent, pour la désignation des corregimientos et n'importe quelle autre concession, les *primeros conquistadores* et après eux, les colons mariés [...] »⁵⁹. Ici les « premiers conquistadors » sont aussi assimilés à des découvreurs. La provision royale du 4 juin 1543 (Valladolid), qui modère les *Lois Nouvelles* utilisera six fois le terme de « premiers conquistadors » (article 40) dans le même contexte et avec le même sens que la loi précédente⁶⁰.

Mais tout va changer avec les ordonnances sur les nouvelles découvertes et colonisations de 1573. L'article 29 ne peut pas être plus explicite : « Que les découvertes n'aient pas nom et titre de conquêtes (*conquista*), car devant être réalisées si pacifiquement et charitablement, selon notre désir, que nous ne voulons pas que l'appellation serve de prétexte ou de motif pour violenter les Indiens ou leur faire du tort »⁶¹. Cette loi sera reprise en 1621. Par la suite dans

59 Francisco Morales Padrón, *Teoría y leyes de la conquista*, op. cit., p. 435-437 ; trad. fr. dans Bernard Grunberg et Julian Montemayor (éd.), *L'Amérique espagnole (1492-1700)*, op. cit.

60 *Real provisión. Valladolid, 4 de junio de 1543*, dans Francisco Morales Padrón, *Teoría y leyes*, op. cit., p. 442-443.

61 « *Los descubrimientos no se den con título y nombre de conquistas pues haiendose de hazer con tanta paz y caridad como deseamos no queremos que el nombre dê ocasión ni color para que se pueda hazer fuerça ni agrauio a los Indios* ». *Idem* en 1621 : « *El mismo ordenanza 29. de Poblaciones. D PH IV en Madrid a 11 de junio de 1621. D. Carlos II y la Reina Gobernadora. : Por justas causas, y consideraciones conviene que en todas las capitulaciones que se hicieren para*

la *Recopilación de leyes de los reynos de las Indias*, les mots *conquista*, *conquistar*, *conquistador* disparaissent du vocabulaire officiel et ils sont remplacés par les mots *descubrimiento*, *descubrir* et *descubridor*⁶². Il n'y a plus qu'une seule occurrence du mot *conquista* (article 29) dans cette *Recopilación*. Cela signifie bien que, pour la monarchie, en 1573, la phase de conquête est achevée et que celle de colonisation doit désormais être prioritaire.

50

Cependant aux Indes, le terme continuera à être utilisé, non pas dans les textes officiels mais dans les écrits privés. En effet, les conquistadors, très souvent partis de rien, qui n'ont obtenu, pour la plupart, aucun véritable enrichissement aux Indes, n'ont d'abord gagné que le titre de *conquistador*, qui souligne leur valeur militaire et leur héroïsme, et ils tiendront par-dessus tout à le conserver. Par la suite, avec l'obtention d'*encomiendas*, ils deviendront des *encomenderos*, ce qui les assimilera à des seigneurs obtenant des revenus (tribut) des indigènes. Ils partageront ces prérogatives, jusqu'à un certain point, avec les premiers colons (*pobladores*). C'est donc cette double distinction *conquistador/encomendero* qui va diviser la future société coloniale, non plus, comme en Espagne, sur des critères de lignage, mais sur des critères de mérite militaire, d'ancienneté et de richesse. Les *conquistadors* (et avec eux les premiers colons) constitueront de ce fait une des catégories sociales supérieures en Amérique.

Nous avons décrit l'un des côtés de la *conquista*, celui de l'Espagne. Tout naturellement, la *conquista*, comme l'implique la terminologie employée, ne montre que la vision espagnole. Si la très grande majorité des conquistadors ressentent une grande fierté d'avoir accompli cette entreprise « au service de Dieu et de sa majesté » et valorisent, quand ils

nuevos descubrimientos se excuse esta palabra conquista y en su lugar se use de las de pacificación y población, pues habiéndose de hacer con toda paz y caridad, que aun este nombre interpretado contra nuestra intencion, no ocasiona, ni de color a lo capitulado para que se pueda hazer fuerza ni agrauio a los Indios. »

62 Compilation de la législation concernant l'Amérique et les Philippines et promulguée par les souverains espagnols, réalisée par Antonio de León Pinelo et Juan de Solórzano Pereira, et approuvée par Charles II en 1680.

le peuvent, leur participation à la *conquista*, d'autres, fort peu nombreux il est vrai, font un terrible bilan de leurs actions, comme le montre la lettre que Cindo de Portillo, devenu frère Jacinto de San Francisco, adressa à Philippe II :

En reconnaissance des services rendus à votre majesté sur ces terres [qui] m'ont été confiées en encomienda au nom de votre majesté [...]. En employant ces derniers [Indiens] et de nombreux esclaves à l'extraction de l'or, je pensais contenter ma conscience, d'autant que je prêtais quelque attention à l'exécution de cette tâche et que je nourrissais de bonnes intentions. Or Dieu, notre Seigneur, voulut me montrer par une voie qu'il serait bien long de décrire qu'en tenant ces gens dans l'esclavage et qu'en conservant des *repartimientos*, mon âme s'acheminait vers la condamnation aux flammes éternelles de l'enfer. Notre Seigneur me le montra avec tant de clarté que je me déterminai aussitôt à renoncer aux *repartimientos*. Quant aux esclaves, quoiqu'ils fussent fort nombreux, je les affranchis. En guise de pénitence pour les fautes du passé, je pris l'habit de notre glorieux père saint François, et cela fait maintenant plus de trente-trois ans que j'appartiens à ce saint ordre⁶³.

L'histoire de la *conquista* ne s'arrête pas à la perception espagnole. Il ne faut pas oublier l'autre côté de la *conquista*, c'est-à-dire la vision qu'en ont eue les populations indigènes, qui l'ont, bien entendu, vécue et ressentie très différemment, ce que Angel María Garibay K. et Miguel León-Portilla ont qualifié de « vision des vaincus », également appelée l'« envers de la *conquista* »⁶⁴. Comment les populations indigènes ont-elles perçu l'arrivée des Européens, quelles furent leurs

63 Archivo histórico nacional (Madrid), *Diversos*, XXIV, 51 (*carta de fray Jacinto de San Francisco al rey Felipe II*). Le texte a été publié dans le *Codice franciscano. Siglo xvi. Informe de la provincia del Santo Evangelio al visitador lic. Juan de Ovando. Informe de la provincia de Guadalajara al mismo. Cartas de religiosos, 1533-1569*, México, Imp. de F. Díaz de Leon, 1889, t. II, p. 217-228 ; trad. fr. dans Bernard Grunberg (dir.), *Enjeux et difficultés d'un modèle européen dans les sociétés coloniales*, Paris, L'Harmattan, 2007, p. 224-234.

64 Miguel León-Portilla, *Visión de los vencidos. Relaciones indígenas de la conquista [1959]*, México, UNAM, 2007 ; trad. fr. : *L'Envers de la conquête*, trad. Angel María Garibay K., Lyon, Fédérop, 1977.

attitudes et leurs réponses à l'agression dont elles furent victimes, comment interprétèrent-elles leurs défaites et l'écroulement de leur monde ? Des études ont été entreprises depuis quelques décennies, mais toutes les populations amérindiennes n'ont pas eu une attitude identique, ce qui a compliqué l'analyse et a conduit un certain nombre d'historiens à centrer leurs études sur telle ou telle région, tel ou tel peuple, souvent sur le temps long⁶⁵, mais il nous manque encore l'essentiel : des études sur les premières années de la rencontre des deux mondes.

52

Sans vouloir développer ce thème, nous devons noter que la fragilité des grands empires amérindiens, les défections de certaines populations, avides d'indépendance et de vengeance, mais aveugles face à la politique espagnole, et les ravages causés par le « choc microbien » précipitèrent la chute de ces empires. Les populations indigènes nomades (Chichimèques, Araucans) surent bien mieux s'adapter et contenir l'avancée espagnole. Si les causes de la défaite de ces empires se conjuguèrent tout au long de la *conquista*, il nous apparaît cependant aujourd'hui de plus en plus que c'est le fossé culturel qui engendra la disparition de ces empires, essentiellement d'ailleurs par le heurt de deux conceptions de la guerre radicalement opposées, et le fait qu'ils ne pouvaient comprendre l'obligation d'abandonner leurs dieux ancestraux et de se soumettre à un souverain qu'ils ne connaissaient même pas.

65 Nathan Wachtel, *La Vision des vaincus. Les Indiens du Pérou devant la conquête espagnole (1530-1570)*, Paris, Gallimard, 1971 ; Tzvetan Todorov, *La Conquête de l'Amérique. La question de l'autre*, Paris, Éditions du Seuil, 1982 ; Serge Gruzinski, *L'Amérique de la conquête peinte par les Indiens du Mexique*, Paris, Unesco/Flammarion, 1991 ; Stephanie Wood, *Transcending Conquest: Nahuatl Views of Spanish Colonial Mexico*, Norman, University of Oklahoma Press, 2003 ; Ruud Van Akkeren, *La vision indigène conquista*, Guatemala, Serviprensa, 2007 ; Florine G. L. Asselbergs, *Conquered Conquistadors: The Lienzo de Quauhquechollan: A Nahuatl Vision of the Conquest of Guatemala*, Boulder, University Press of Colorado, 2008 ; Antonio Aimi, *La «verdadera» visión de los vencidos. La conquista de México en las fuentes aztecas*, Alicante, Universidad de Alicante, 2009.

Le récit d'un cacique maya

Puis vint l'adelantado, don Pedro de Alvarado, avec tous ses soldats, et ils arrivèrent par Churaal. Avec eux venaient deux cents Tlaxcaltecas, et ils bouchèrent les fosses et les tranchées qu'avaient creusées les Indiens de Churaal, et ainsi les Espagnols tuèrent tous les Indiens de Churaal, les Espagnols en tuèrent au moins trois mille. Ils avaient aussi attaché deux cents Indiens de Xetulul, et tous ceux de Churaal qu'ils n'avaient pas tués, et ils les tourmentèrent tous pour leur faire dire où était leur or. Alors les Indiens suppliciés dirent aux Espagnols de ne plus les tourmenter, car ils avaient beaucoup d'or, d'argent, de diamants et d'émeraudes, qu'avaient les capitaines Nehaib Ixquin, Nehiab l'aigle et le lion. Alors ils se rendirent aux Espagnols et ils restèrent avec eux, et ce capitaine, Nehaib, offrit à manger à tous les soldats espagnols et ils leur firent manger des oiseaux et des oeufs de cette terre. Puis, le lendemain, il envoya un grand capitaine du nom de Tecum appeler les Espagnols, pour leur dire qu'il était courroucé qu'on lui eût tué trois mille vaillants soldats. Dès qu'ils surent cela, les Espagnols se levèrent et virent qu'il avait amené le capitaine indien Ixquin Nehaib, et ils commencèrent à lutter avec le capitaine Tecum. Et l'adelantado demanda au capitaine Tecum s'il voulait se rendre, pour la paix et le bien. Et le capitaine Tecum répondit qu'il ne le voulait pas, qu'au contraire il voulait voir le courage des Espagnols.

Alors les Espagnols commencèrent à lutter avec les dix mille Indiens que ce capitaine Tecum avait amenés. Et ils ne faisaient que s'éviter, à peine s'étaient-ils écartés d'une demi-lieue qu'ils se retrouvaient. Trois heures durant, ils luttèrent, et les Espagnols tuèrent un grand nombre d'Indiens. On ne sut jamais le nombre de ceux qui furent tués, aucun Espagnol ne périt, tous étaient des Indiens qui étaient venus avec le capitaine Tecum, et le sang coulait, le sang des Indiens que les Espagnols tuèrent. Cela eut lieu à Pachah. Puis le capitaine Tecum prit son vol, il s'était transformé en aigle, couvert des plumes qui naissaient de lui, qui n'étaient pas fausses. Il avait des ailes qui naissaient aussi de son corps, et trois couronnes étaient sur sa tête, l'une d'or, l'autre de perles,

l'autre enfin de diamants et d'émeraudes. Ledit capitaine Tecum avait l'intention de tuer le Tunadiù qui venait à cheval. Voulant atteindre l'adelantado, il trancha la tête du cheval avec sa lance. Sa lance n'était pas de fer, mais faite de petits miroirs, et c'est par magie que le capitaine y parvint. Voyant qu'il n'avait pas tué l'adelantado, mais son cheval, il prit de nouveau son vol, s'élevant très haut pour s'abattre sur l'adelantado et le tuer. Alors celui-ci l'attendit avec sa lance et il transperça le grand capitaine Tecum Umàn.

54

Puis vinrent deux chiens, qui n'avaient point de pelage, ils étaient nus, ces chiens s'emparèrent de cet Indien pour le mettre en morceaux. Dès que l'adelantado vit que cet Indien avait belle allure, et qu'il avait ces trois couronnes d'or, d'argent, de diamants, d'émeraudes et de perles, il vint le défendre contre les chiens, et il le regarda lentement. Il était couvert de quetzals et de plumes fort belles, et ce village reçut le nom de Quetzaltenango, car c'est ici que mourut ce capitaine Tecum [...] ⁶⁶.

La relation de Tuti Cusi Yupanqui, fils de Manco II

[Les Incas] avaient vu arriver à leurs terres des hommes très différents de nous par l'allure et les vêtements, ils semblaient des Huiracochas, c'est là le nom que nous avons coutume de donner au Créateur de toutes choses, Teci Huiracochan, ce qui veut dire principe et auteur de tous ; et ils nommèrent ainsi ces gens qu'ils avaient vus, d'abord parce qu'ils différaient beaucoup de nous par le vêtement et les traits, et aussi parce qu'ils les voyaient aller sur d'immenses animaux, dont les pieds étaient d'argent [...]. Quand tous furent morts, ils conduisirent mon oncle Atahualpa à une prison, où ils le gardèrent une nuit entière, nu, une chaîne au cou [...]. Que faites-vous donc ici avec notre Inca, l'entraînant chaque jour à droite et à gauche, l'arrêtant aujourd'hui, le tourmentant demain, l'insultant un autre jour ? Que vous a donc fait cet homme ? Est-ce ainsi que vous lui payez le grand service qu'il vous a rendu en vous

66 *Titulos de la Casa Ixquin Nehaib, Señora del Territorio de Otzoya*, dans Adrián Recinos, *Cronicas indígenas de Guatemala*, Guatemala, Universidad de San Carlos, 1957, p. 85-92 ; trad. fr. dans Miguel León-Portilla, *L'Envers de la conquête*, op. cit., p. 85-90.

faisant entrer sur sa terre contre notre volonté ? Que voulez-vous de lui, que peut-il faire de plus que ce qu'il a fait ? Ne vous a-t-il pas laissé entrer sur sa terre en toute paix et quiétude, avec grand honneur ? Ne vous a-t-il pas fait mander à Cajamarca ? Et les messagers que vous lui avez envoyés, ne vous les a-t-il pas renvoyés avec beaucoup d'or et d'argent, avec nombre d'hommes ? N'y allèrent-ils pas, et n'en revinrent-ils pas en litières, portés par ses gens ? À Cajamarca, n'avez-vous pas pris deux maisons pleines d'or et d'argent qui lui appartenaient, et plus encore, ce qu'Atahualpa vous donna, qui appartenait à mon Inca, et tout ce qu'il vous envoya d'ici à Cajamarca, et ce fut une grande quantité d'or et d'argent ? De Cajamarca à ici, sur les cent trente lieues de chemin ne vous a-t-on pas bien traités, vous donnant à boire et des gens pour vous aider ? N'est-il pas venu en personne vous accueillir à six lieues d'ici, à Xaquixaguana ? Par respect pour vous, n'a-t-il pas brûlé la figure principale de toute sa terre, Challcochima, à peine veniez-vous arriver ? Ne vous a-t-il pas donné des demeures et des sièges, des serviteurs, des femmes, des champs ensemencés ? N'a-t-il pas mandé tous ses gens pour qu'ils vous versent un tribut ? Ne vous l'ont-ils pas versé ? Si, si, et si. [...] Et nous, les nobles, et tout le monde, ne nous avez-vous pas pris nos femmes, nos fils, nos filles ? Et à tout cela, nous ne répondons rien, parce qu'il le veut pour le bien, et pour ne pas lui faire de peine. Nos gens ne vous servent-ils pas jusqu'à ôter de leurs capes la saleté de vos chevaux et de vos demeures ? Que voulez-vous de plus ? Toutes les fois que vous avez dit, donne-moi de l'or, donne-moi de l'argent, rassemble cela, réunis ceci, encore, ne l'a-t-il pas fait, allant même jusqu'à vous donner ses serviteurs, ceux qui le servent ? Que demandez-vous de plus à cet homme ? Vous-mêmes, ne l'avez-vous pas trompé en lui disant que vous veniez avec le vent, sur l'ordre de Huiracocha, que vous étiez ses fils, et vous disiez que vous veniez pour servir l'Inca, l'aimer très fort, le traiter comme vos propres personnes, lui et tous ses gens ? Vous savez très bien, et vous le voyez, si vous voulez regarder avec attention, qu'en tout vous avez failli [...] ⁶⁷.

67 Titu Cusi, *Instrucción del Inca don Diego Titu Cusi Yupanqui*, éd. Alessandra Luiselli, México, UNAM, 2001, p. 53-54 et 65-66 ; trad. fr. dans Miguel León-Portilla, *L'Envers de la conquête, op. cit.*, p. 141-144.

TABLE DES MATIÈRES

Préface	
Lucien Bély	7
La péninsule Ibérique et le monde. Questions pour aujourd'hui	
Serge Gruzinski	9

PREMIÈRE PARTIE

CONQUÊTE ET GESTION DE NOUVEAUX ESPACES

Qu'est-ce que la <i>conquista</i> ?	
Bernard Grunberg	29
Espagnols et Indiens en Nouvelle-Espagne (années 1520-années 1640)	
Nadine Béligand	57
Désobéissances coloniales et gouvernement des Indes de Castille, seconde moitié du XVI ^e siècle	
Gregorio Salinero	91

DEUXIÈME PARTIE

PÉNINSULE IBÉRIQUE, PAPAUTÉ ET CHRISTIANISATION

La péninsule Ibérique, la papauté et le monde (années 1470-années 1640)	
Charlotte de Castelnau-L'Estoile	123
Missionnaires, chrétiens et christianisation en Amérique andine	
Aliocha Maldavsky	143

TROISIÈME PARTIE

ESCLAVAGE ET COLONISATION

La traite des Noirs et la construction de l'Atlantique ibérique	
Luiz Felipe de Alencastro	167
La naissance d'une société esclavagiste : Lisbonne à l'heure de la mondialisation	
António de Almeida Mendes	183

